

NOUVELLES
QUESTIONS
FÉMINISTES

Revue internationale francophone

ÉDITIONS ANTIPODES

La libre maternité au début du siècle : histoires d'hier, questions d'aujourd'hui

Author(s): Martine Sagaert

Source: *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 20, No. 2, LA MATERNITÉ HIER ET AUJOURD'HUI (1999 MAI), pp. 3-54

Published by: [Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes](#) and [Editions Antipodes](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40619702>

Accessed: 14/06/2014 16:23

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



<http://www.jstor.org>

Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes and *Editions Antipodes* are collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Nouvelles Questions Féministes*.

Martine Sagaert

La libre maternité au début du siècle : histoires d'hier, questions d'aujourd'hui

Résumé

Martine Sagaert : "La libre maternité au début du siècle : histoires d'hier, questions d'aujourd'hui".

De nombreux romans français du début du XX^{ème} siècle mettent la maternité en question. Ces romans à thèse se situent à l'aube d'une forme nouvelle de la maternité consciente, en un temps où l'avortement est pratiqué, et où les progrès de la science permettent d'envisager la contraception ainsi que la procréation artificielle. Ces romans où la libre maternité est un enjeu et une source d'affrontements au sein de la communauté scientifique et politique comme chez les particuliers, posent, de ce fait, un certain nombre de problèmes : les discours sur la procréation, la pluralité des points de vue, la focalisation féminine ou masculine.

Abstract

Martine Sagaert : "Free Motherhood at the Turn of the Century: Yesterday's Tales, Today's Issues."

Many French novels from the beginning of the twentieth century bring motherhood into question. These novels "with a message" mark the birth of a new form of conscious motherhood at a time when abortion is practiced and scientific progress makes contraception as well as artificial procreation a possibility. These novels — where motherhood is at stake and a controversial issue in scientific and political circles as well as for individuals — pose, for this reason, certain problems: the rhetoric concerning procreation, the multiplicity of viewpoints, the feminine or masculine focus.

Les romans d'hier, oubliés depuis longtemps sur les étagères, disent la vie de nos aïeules, des "dames-à-chapeaux" et des "femmes-à-bonnets", et ils résonnent de phrases éternelles : "Couvre-toi bien, le fond de l'air est froid", "C'est pour ton bien que je te demande cela", "Pardi les hommes s'en fichent pas mal. C'est pas eux qui portent la grosse caisse".... Dans les beaux quartiers comme dans les quartiers à gros numéros, histoires sans fin, anthologies d'elles.

Ce sont ces romans d'hier — très exactement les romans français depuis 1890 jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale —

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

4 Sagaert

que nous avons interrogés dans notre thèse. Nous avons étudié le personnage de la mère tel qu'il y apparaît, en mettant en regard la mère bourgeoise, la mère paysanne et la mère ouvrière, en comparant la mère légitime et la mère illégitime, la libre maternité et la maternité obligatoire, en réfléchissant enfin sur le concept d'amour maternel.

Au terme de cette étude nous sommes arrivée aux conclusions suivantes. D'abord, dans la période qui nous occupe, on ne peut déceler aucune évolution notoire des représentations maternelles, parce que l'histoire des mères ne se construit pas de manière linéaire mais par avancées et reculs successifs, parce que les images romanesques tantôt coïncident avec la réalité du temps, tantôt sont en avance ou en retard sur l'évolution des mentalités.

Ensuite, il est apparu clairement que les diversités typologiques que nous avons relevées existent sur fond d'invariants relatifs, que la culture chrétienne fonde la valorisation du rôle maternel en consacrant la mère éducatrice et que l'image bourgeoise et légitime demeure l'image de référence. La femme exemplaire a le visage de la Vierge Mère et les romanciers traditionalistes tendent à généraliser ce modèle en en donnant des répliques populaires. Nous avons retrouvé pendant toute cette période, chez les laïques comme chez les chrétiens, les concepts d'abnégation et de sacrifice de soi sur lesquels repose la vertu maternelle.

Certains romanciers questionnent cette notion et "descendent" la mère de son piédestal. D'autres, effrayés par la poussée des nouvelles valeurs, la clouent au pilori. La mère n'est plus adulée mais fautive. Il faut la remettre dans le droit chemin et parfois la punir, comme si, nouveau bouc émissaire, elle devait racheter les péchés du monde. Enfin d'autres romanciers, stimulés par le contexte culturel d'émancipation des femmes, entrent en réaction contre les valeurs dominantes et mettent les "filles-mères" au centre du roman pour que ces oubliées de l'histoire aient voix au chapitre et puissent échapper un jour à leur malheureux sort. Ils proposent également un autre modèle de comportement féminin, susceptible d'infléchir la relation mère-enfant.

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

Pendant la guerre de 14-18, l'image de la mère douloureuse s'accroît, mais l'idée de la puissance maternelle se renforce également. La mère n'est alors pas seulement le centre de gravité de la maison : elle se confond avec le monde; ce qui trouve son expression dans une renaissance du mythe de la Terre-Mère, fertile et robuste, seule capable de l'emporter sur Mars le destructeur.

DEUX DISCOURS SUR LA MATERNITE : NATALISTES ET NEO-MALTHUSIENS

Au début du XX^{ème} siècle, si Aurélie de Faucamberge, Aurel en littérature, et Marcelle Capy prônent toutes deux la maternité heureuse, leurs points de vue divergent profondément. L'une pense qu'une législation mieux adaptée¹ favorisera l'égalité des mères et incite toutes les femmes à faire "la croisade pour l'enfant"². L'autre exhorte les ouvrières à se rebeller contre "le martyr du travail impayé"³ et, en toute circonstance, à refuser l'application de la règle : "Perinder ac cadaver" (c'est-à-dire : "Tu obéiras comme un cadavre"⁴) ainsi qu'à refuser d'être une mère martyr⁵.

Face au discours nataliste, les néo-malthusiens refusent l'apparition de l'enfant comme un fait périodique et inévitable. Avec Fernand Kolney, militant et romancier, ils lancent le mot d'ordre : "Refuse de te continuer, organise non pas la grève des bras, dont tu sors toujours vaincue mais bien la grève des ventres⁶ et tu tiens la victoire"⁷.

Depuis 1875, la polémique s'est en effet engagée entre les natalistes et les partisans de la libre maternité. La propagande néo-malthusienne⁸ connut, grâce aux efforts de Paul Robin, Eugène Humbert ou Nelly Roussel⁹, un véritable succès jusqu'à la première guerre mondiale, "véritable hécatombe démographique"¹⁰ qui donna gain de cause aux moralistes et aux repopulateurs.

Par là même, les romans à thèse qui concluent à l'abrogation de l'article 317 du Code Pénal (où l'avortement est considéré comme un crime passible de la Cour d'assises¹¹) voient le jour dans les années

1890 et prolifèrent jusqu'à la guerre de 1914¹², date à laquelle le combat néo-malthusien, jugé défaitiste, est nettement condamné.

Contre le courant populationniste¹³ représenté par Zola (*Fécondité*, 1899) et ses satellites comme André Couvreur (*La Graine*, 1903 ; *Le Fruit*, 1906), Aurel (*Les Saisons de la Mort*, 1916 ; *Une politique de la maternité*, 1923) ou Marise Querlin (*Les Ventres maudits*, 1928), s'élèvent les partisans de la libre maternité comme Alexandre Boutique (*Les Malthusiennes*, 1893), Daniel Riche (*Stérile*, 1898), Paul Bru (*Le Droit d'être mère*, 1901), Michel Corday (*Sésame ou la maternité consentie*, 1903) ou Ferri-Pisani (*Stérilité*, 1906).

Pour Zola et ses disciples, dans un pays où le taux de natalité baisse¹⁴, les femmes se doivent d'"enfanter, encore enfanter, toujours enfanter"¹⁵. Refuser de procréer, c'est mettre la France "à genoux, front bas dans la poussière"¹⁶. Accepter les théories malthusiennes, c'est adopter un "code de suicide racial"¹⁷. Les natalistes, comme Couvreur, mettent en pratique l'adage millénaire : "Croissez ; multipliez-vous". Pour eux, le nombre engendre la puissance. Un enfant de plus, représente, comme dirait Zola, "une force nouvelle lancée au travers du monde"¹⁸. Dans leur rêve d'expansion féconde, "les conquérants"¹⁹ songent même à "l'autre France"²⁰, au domaine sans limites des colonies, qui va jusqu'où s'étend l'effort du travail²¹. Donc, pour Zola et les natalistes, non seulement la vraie richesse, c'est le capital humain mais "la qualité naît de la quantité"²².

Aurel vante la majesté des familles nombreuses. Elle est ravie de voir une tablée de vingt-cinq personnes, qui réunit deux vieux concierges et leur progéniture, et conclut : "Ces gens-là sentaient bon la vie"²³. Léautaud, devant la même scène lit le drame de la mère à gosses, ce "four dans lequel on met périodiquement à cuire un peu de semence"²⁴... Comme Michel Corday et les néo-malthusiens, il considère la libre maternité comme une "suprême conquête"²⁵. La femme qui met en pratique cette théorie, non seulement agit "en maîtresse de sa destinée"²⁶ mais oeuvre pour la qualité de la vie puisqu'elle remplace l'adage "Croissez ; multipliez-vous" par la règle

"Améliorez-vous"²⁷

Lorsqu'Emile Zola préconise au moins quatre enfants²⁸ par famille, Léon Frapié rétorque : "Ce n'est pas aimer les enfants ni rendre service à la société d'en avoir quatre quand on ne peut en loger, en nourrir, en soigner que deux"²⁹. Et il prend l'exemple de cette "commère" qui, à la naissance de son quatrième, n'arrêtait pas de cogner sur l'aîné, comme si c'était de sa faute, et de l'insulter... "Toi, chameau, si tu n'étais pas là, ça ne m'en ferait pas quatre"³⁰, "tu peux y compter, plus tu auras de frères, plus tu recevras de raclées !"³¹ Dans *Les malthusiennes*, la famille Chinard est constituée de "cinq crapauds, sans compter [...] un polichinelle dans le tiroir"³². Alexandre Boutique de commenter : "Voilà ce qui s'appelle crever de faim en chœur"³³ et Louis Dumur de s'interroger : "Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Ces deux propositions ne jurent-elles pas de se voir accouplées ?"³⁴. Tous les néo-malthusiens de conclure que la femme "qui met au monde par routine, inadvertance et égoïsme, un être voué fatalement à la misère, aux privations, aux angoisses"³⁵, n'agit pas en personne responsable.

Pour les populationnistes, refuser les lois de la maternité naturelle, c'est sacrifier au vice. Cette attitude, née de "l'unique volonté des égoïsmes féroces"³⁶ est "un acte abominable, la simple expression d'une lâcheté, d'une fuite devant le devoir premier de l'être, devant l'obligation sacrée de perpétuer la race, de reproduire à son image, d'utiliser la force génératrice, jusqu'à la mesure des ressources possibles"³⁷. Les femmes stériles sont coupables car elles enfreignent les lois de la nature. Pour les natalistes, le mot fécondité évoque la force des couples enlacés dans la liberté des renouveaux tandis que pour les néo-malthusiens il est synonyme d'imprévoyance et renvoie au noir des abîmes et des prisons. A cause des infécondes, la graine est "déviée de sa route"³⁸ et la semence humaine "gâchée, jetée pour le plaisir au pavé brûlant"³⁹. A l'inverse, les mères, "toute[s] frémissante[s] du don glorieux de la graine"⁴⁰ célèbrent dans l'ivresse "l'acte le plus sacré, l'acte premier des races, celui des semailles

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

fécondes d'où sort la vie"⁴¹.

L'oeuvre de fertilité "s'élargit" en effet par la mère comme par la terre⁴². Les natalistes s'appuient sur le mythe universel de la déesse mère (que les Grecs appelaient Artémis, les Assyriens Mylitta, les Arabes Alitta, les Egyptiens Isis et les Phrygiens Cybèle⁴³) et idéalisent par là même les fonctions maternelles. Ils opposent aux symboles de la stérilité — neige, lys et cygne — le culte païen des éléments féconds — soleil et sève. Ainsi l'action de *Fécondité*, ce roman-poème messianique, se déroule-t-elle sur un double registre, historique et social mais aussi cosmique et mythique⁴⁴.

A l'argument : défendre la libre maternité, c'est enfreindre les lois naturelles, Michel Corday et les néo-malthusiens répondent : "Mais aller contre la nature, c'est toute notre histoire. Sans cesse, nous cherchons à combattre ses forces nuisibles, à asservir ses forces utiles. Quand nous mettons une digue contre la crue, quand nous détournons la foudre, quand nous guérissons une maladie, quand nous cherchons à prévoir, à déjouer les tempêtes et les cataclysmes, est-ce que nous n'allons pas contre la nature ? En nous habillant, en nous abritant, en nous chauffant, en nous éclairant, est-ce que nous n'allons pas contre la nature, qui nous a jetés tout nus sur la terre ? A ce progrès infatigable, à ces victoires continuelles remportées sur l'instinct brutal, nous voulons ajouter cette conquête suprême : la maternité volontaire"⁴⁵.

Pour eux, il n'existe qu'un "crime de lèse-humanité qui s'appelle le crime d'avoir trop d'enfants"⁴⁶.

• ***Des romans à thèse, documents à l'appui***

Dans les romans qui mettent la maternité en question, Malthus est le référent principal. Non seulement ces oeuvres renseignent le lecteur mais aussi lui fournissent des preuves authentiques : extraits de presse, références en bas de page ou documents en annexe. Ce ne sont pas des récits désintéressés mais "une protase argumentative"⁴⁷.

Qu'ils le condamnent ou se réclament de lui, tous ceux qui, dans l'espace fictionnel, se passionnent pour la question de la natalité, ne citent ni Paul Robin ni Eugène Humbert mais Thomas Robert Malthus (1766-1834), l'homme qui est à l'origine de la doctrine néo-malthusienne.

Bien peu retiennent le fait que ce dernier a été pasteur anglican mais ils savent le rôle qu'il a joué au niveau économique et politique. Ils connaissent tous son *Essai sur le principe de population* (1798). Les uns trouvent ce livre "abominable", les autres le haussent au rang des livres-clés, considérant qu'"il y a plus de sage philosophie et moins de licence dans Malthus que dans la Bible"⁴⁸. Dans *Sésame ou la maternité consentie* de Michel Corday, Montegassa dit que chaque homme devrait l'avoir lu deux fois avant de se marier⁴⁹. Ainsi, Beauchêne, dans *Fécondité*, peut répondre à n'importe quelle question sur Malthus et comme les personnages de Gaston Tournier dans *La Fabrique d'anges*, il connaît "la théorie de Malthus mise en pratique : la liberté de procréer selon ses besoins d'existence"⁵⁰. Il a assimilé les analyses malthusiennes, "la progression géométrique des naissances et la progression mathématique des subsistances, la terre peuplée et réduite à la famine en moins de deux siècles"⁵¹.

Le malthusianisme est en effet fondé sur l'idée que la population croît plus vite que les subsistances, provoquant un déséquilibre générateur de famine. Il s'agissait dans l'esprit de Malthus d'éviter le recours aux mesures d'assistance sociale qui encouragent la paresse des pauvres. S'il préconisait la limitation des naissances par le mariage tardif des plus démunis ou même leur célibat⁵², les néo-malthusiens prônent la limitation des naissances par l'utilisation de méthodes contraceptives. Malthus a trouvé une solution qui maintienne l'ordre établi tandis que les néo-malthusiens veulent que les pauvres limitent leur fécondité pour s'affranchir de l'oppression séculaire. Malgré ces différences essentielles entre malthusiens et néo-malthusiens, Malthus demeure "leur homme"⁵³.

Une fois leur cause définie — en l'occurrence, la pertinence

de la libre maternité — et pour mieux servir leur argumentation, les romanciers néo-malthusiens se doivent d'informer le lecteur. Ainsi Michel Corday le renseigne sur les ligues néo-malthusiennes⁵⁴ et les moyens d'action mis en oeuvre (comités locaux, communiqués de presse et notices⁵⁵). Fernand Kolney, par ailleurs auteur d'un manifeste sur "la grève des ventres", distille lui aussi l'information au sein de la fiction. Dans *Le Salon de Mme Truphot*, des "monceaux" de fascicules spéciaux sont mis à la disposition des patientes du Dr Marinot, le médecin avorteur. Il s'agit des brochures suivantes : "*Comité de l'amélioration humaine - Des moyens pratiques d'éviter l'enfant - Le salarié n'a pas le droit de prolonger sa misère - La Révolution sociale réalisée par le malthusianisme - Imitez les bourgeois - Ne procréez plus sans savoir et par instinct - L'Accession de l'ouvrier au bien-être : sa libération prochaine par la limitation du nombre des enfants etc...*"⁵⁶

Les informations et les documents se veulent authentiques. Ferri- Pisani, par exemple, au chapitre XVI de *Stérilité*, reproduit le texte d'un projet de loi sur la révision de l'article 317 publié dans *L'Eclaireur de la Somme*⁵⁷ et dans son roman *Stérile*, Daniel Riche inclut un tract destiné aux "femmes, soeurs bien-aimées"⁵⁸ et note en bas de page : "copie textuelle d'un appel de la ligne néo-malthusienne"⁵⁹.

Michel Corday dans *Sésame ou la maternité consentie* reproduit le programme d'une conférence sur la limitation volontaire des naissances. Maurice Landay, quant à lui, ouvre le chapitre V de son roman *La Grappe* par le communiqué suivant :

SAGE-FEMME 1re cl. Mad. Boldo, 343, boul. Lannes, reçoit pensionnaires. Prix modérés. **Spéc. recomm. aux artistes chorégraphiques.** Consul. 1 à 6 h. Discretion absolue. Stérilité garantie. Moyen rationnel. Con. spéc. à gens de maisons.

et ajoute en note : "Cette annonce a été copiée par l'auteur à la quatrième page d'un grand quotidien"⁶¹. Et Gaston Tournier, qui dans *La Fabrique d'anges* décrit les lieux maudits où les foetus sont

incinérés, démontre que dans ces "officines louches" les "filous" s'enrichissent⁶². Non seulement, comme Zola, il dit que "du haut en bas, du grand au petit, on bat monnaie avec cette [...] industrie qui fait des infécondes"⁶³ mais il accuse les médecins avorteurs et les faiseuses d'anges de mettre en péril la vie des femmes.

Pour ne pas être accusé de donner "un coup de pouce au réel"⁶⁴ et pour que sa démonstration acquière du crédit, il ajoute en appendice la déclaration suivante : "Il m'eût été aisé d'accumuler ici un grand nombre de faits analogues à ceux que je rapporte dans ce roman. Afin de ne pas fatiguer le lecteur par un long réquisitoire, j'ai tenu à ne rappeler que les principaux parmi les scandales les plus récents. Ils suffiront amplement, je pense, à soutenir de leur *réalisme* la construction romanesque de mon oeuvre et à démontrer une fois de plus que *le vrai peut parfois n'être pas vraisemblable*"⁶⁵. Il fait suivre cette déclaration de cinq notes détaillées⁶⁶.

Le texte de la quatrième de couverture de *Stérilité* de Ferri-Pisani est tout aussi significatif :

AUX FEMMES

.....

Si vous jugez que votre santé, votre situation matérielle et les autres circonstances ne vous permettent pas actuellement, ou ne vous permettent plus, d'avoir un enfant dans de bonnes conditions de naissance, de lui donner les soins de toute nature et l'éducation attentive dont il aurait besoin vous ferez bien de vous abstenir d'être mère.

Si vous avez déjà des enfants, vous pourrez les nourrir, les élever beaucoup mieux qu'en augmentant imprudemment leur nombre.

Si vous n'en avez pas encore, choisissez sagement, pour en avoir, le temps où vous et votre conjoint, vous trouverez dans les bonnes conditions *probables de santé, de*

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

bien-être et de sécurité.

Cela dépend entièrement de vous, VOUS ETES ABSOLUMENT MAITRESSE DE VOTRE DESTINEE. Il ne faut pas que vous ignoriez, ni vous, ni vos compagnes de souffrances, que, sans vous priver d'amour, la Science vous permet de n'être enceintes que quand vous le voudrez, et d'éviter ainsi les inutiles angoisses de l'avortement.

La ligue de la Régénération humaine a pour but d'enseigner ces conquêtes scientifiques à celles qui les ignorent.

Lisez et faites lire, abonnez-vous et faites abonner vos amis à REGENERATION (procréation consciente et limitée) paraissant tous les mois ; abonnement annuel : France, 1 fr. 50 ; Union postale, 1 fr. 80.

(27, rue de Duée, Paris XXe). (67)

Ces romans à thèse ont une visée téléologique. Ce sont des instruments de propagande qui donnent à voir et à réfléchir.

• *Des romans dialectiques ou l'art du discours vivant*

Dans ces romans engagés où "l'instruction"⁶⁸ l'emporte sur l'histoire, où toutes les preuves avancées par les personnages sont soumises à "la finalité du convaincre"⁶⁹, les lectrices et lecteurs doivent pouvoir penser et par la suite agir en toute connaissance de cause.

L'art de la persuasion passe par la mise en situation. Les romanciers qui mettent la maternité en question pratiquent, au sein de la fiction, la *dialectica*, "l'art du discours vivant", du discours à deux. Non seulement l'on assiste à des "colloques d'opposants"⁷⁰ mais on participe à des assemblées, des débats et des procès où des militants et des médecins prennent la parole.

Dans *Stérile* de Daniel Riche, on assiste à une réunion où le député Marc Dhervilly expose clairement le but qu'il poursuit :

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

"En réponse à l'adjuration du rapporteur en faveur du vote des crédits nécessaires à la construction d'un établissement-type où les enfants dégénérés seront soignés, je viens vous demander de ne point accéder à ce désir gouvernemental, de refuser, sans même le discuter, le projet du Ministre de l'Intérieur. Ensuite, et comme corollaire à cette opinion, je vous solliciterai de vous joindre à moi pour obtenir du Ministre en cause de déclarer d'utilité publique — comme l'a déjà fait, du reste, la Hollande — la ligue néo-malthusienne de Paris"⁷¹.

Le discours du locuteur a une fonction communicative (il veut une réponse) mais aussi une fonction persuasive (il veut une réponse positive). A l'aide d'une argumentation précise, il démontre le bien - fondé de sa thèse qui se résume par la formule lapidaire : "Soyons moins nombreux, mais soyons plus forts"⁷² et tente de réfuter par avance toute objection :

"Ah ! messieurs, je vous en conjure, ne traitez point d'utopiques ou de malsaines des idées qui vous choquent à premier entendement parce qu'elles attaquent l'éducation d'esprit catholique reçue par notre génération et par toutes celles qui l'ont précédée. Ne voyez pas en moi un ennemi de l'enfance, un destructeur de la race, un socialiste se suffisant par des théories vagues et d'application difficile, un socialiste qui cherche à se dresser au-dessus de la foule en insufflant la haine et en ravivant les blessures faites par l'injustice du sort, mais un humanitaire résolu et désintéressé, travaillant sans relâche à résoudre le problème de la question sociale" (73).

D'abord interrompu par des exclamations indignées⁷⁴ et des dénégations⁷⁵, il réussit à emporter l'assentiment général et obtenir le vote des crédits.

Daniel Riche rejoint Edouard Lepage qui, dans *Avortée*, expose le cas de Simone, contaminée par un mari syphilitique. Contrairement à ces jeunes femmes qui gardent leur enfant, elle décide d'avorter pour ne pas risquer de mettre au monde un handicapé. En général, remarque Lepage, "la femme suit un traitement qui finit par lasser, qu'on abrège d'abord, qu'on abandonne ensuite. Résultats : enfants morts-nés, accidents épileptiques, tabès, paralysie générale"⁷⁶. Il plaide donc dans ces cas-là, l'avortement systématique.

Dans *Sésame ou la maternité consentie*, le lecteur est convié par Clara Mignaud, une féministe, ancienne élève de Sèvres⁷⁷, à un colloque animé par Pierre Aquin⁷⁸, un homme qui s'est dévoué à la cause néo-malthusienne⁷⁹. Avec André, l'auditeur privilégié, il peut suivre ce réquisitoire contre les populationnistes. Il le peut d'autant mieux que Michel Corday, dix pages durant, transcrit les propos du conférencier, agrémentés des indications scéniques. Procédés d'insistance du langage parlé, inflexions de voix, silences captateurs, tout est mis en oeuvre pour que la thèse malthusienne frappe les esprits. Un extrait permettra d'en rendre compte :

"Mes amis.

Nous venons à vous pour vous dire : 'Ayez seulement des enfants quand vous serez à peu près sûrs qu'ils seront sains, et quand vous serez certains de pouvoir les bien élever.'

Je sais. On vous a dit : 'Avoir une famille nombreuse, c'est beau, c'est noble, c'est patriotique ; s'en abstenir, c'est manquer à un devoir, c'est un crime '.

Non, mes amis, ce n'est pas un crime. Et je voudrais vous le prouver avant tout, pour rassurer votre honnêteté. Non, ce n'est pas un crime ; car si vous ne limitez pas volontairement le nombre de vos enfants, une loi terrible, implacable, par des moyens sournois et détournés, s'en chargera pour vous.

Je veux vous la faire sentir, vous la faire toucher du doigt, cette loi capitale qui, découverte depuis plus d'un siècle, est encore si méconnue. Mais je vous demande toute votre attention..."

Sa voix nette et faible, dans le silence appliqué, surpris, portait jusqu'au fond de la salle. [...]

"Une force [...] pèse sur nous, qui agit sans cesse comme un frein, qui enraye continuellement cette croissance. Qu'est-ce donc qui empêche tous les êtres de pulluler comme ils en sont capables ? Quelle est cette énergie plus puissante que la fécondité ? C'est la faim ! Dès qu'une race se multiplie trop, elle ne trouve plus à se nourrir ; car ses moyens de subsistance sont bien loin de croître aussi vite qu'elle-même" (80).

Ce texte didactique où l'on reconnaît les arguments essentiels de la théorie de Malthus est réthorique, au sens littéral du mot : qui

veut persuader⁸¹.

Dans ces romans à thèse, les vecteurs idéologiques peuvent donc être des militants mais aussi des médecins, accoucheurs ou avorteurs, qui défendent avec conviction leur point de vue. Dans leur ensemble, dans la fiction comme dans la réalité, les médecins sont plutôt traditionalistes. Pour eux, un ménage sans enfants "cloche" comme une chaise à trois pieds⁸² et la libre maternité est inconcevable puisque la nature longtemps "dupée"⁸³ se refuse ensuite à la fertilité. Le Dr Boutan l'explique à Beauchêne dont la femme pleure sa "maternité morte"⁸⁴ : "Que diriez-vous [...] d'un monsieur qui aurait un pommier dont il arracherait les fleurs, à chaque renouveau, et qui s'étonnerait, plus tard, de ne pas la voir reproduire des pommes?... Vous avez brutalisé l'arbre, il est infécond"⁸⁵. Selon cette théorie, il n'est pas bon de bousculer l'ordre des choses. Refuser la maternité autant de fois que le veut la nature, c'est jouer à l'apprenti sorcier. Mais les médecins évitent d'employer des arguments d'ordre éthique, ils préfèrent recourir à des arguments d'ordre physiologique.

A l'instar du célèbre Professeur Pinard⁸⁶, le Dr Boutan dans *Fécondité*, comme le Dr Bouret dans *La graine*, en braves et bons serviteurs de la vie⁸⁷, vantent les mérites de la maternité, source de santé⁸⁸. La mère qui doit être "normalement la nourrice après la créatrice"⁸⁹ doit allaiter⁹⁰ son bébé non seulement pour qu'il "pousse comme du chiendent"⁹¹ mais aussi parce qu'"il la boit" pour sa santé à elle⁹².

Les natalistes passent sous silence les accidents de la maternité qui peuvent entraîner la mort de la parturiente, argument que les néo-malthusiens reprennent à leur actif. Dans *La Grippe*, Maurice Landay met en scène un chirurgien qui pour avoir perdu sa femme en couches affranchit toutes les autres femmes de la maternité en pratiquant systématiquement l'ovariectomie⁹³, c'est-à-dire l'ablation des ovaires (Les chirurgiens, à l'époque, ne ligaturaient pas les trompes mais procédaient à cette opération plus lourde de conséquences ; certains extirpaient même l'appareil génital en entier). A l'inverse, le Dr

Boutan est contre les procédés radicaux qui privent une fois pour toute les femmes de la maternité. Il s'en prend au Dr Gaude, le chirurgien qui "châtre"⁹⁴ à outrance (Séraphine et Cécile⁹⁵ sont passées par son service). "Que voulez-vous, dit-il à Mathieu, c'est la démente du jour [...]. On coupe, on coupe, on coupe toujours et partout. Pour le moindre bobo, pour la moindre tare soupçonnée"⁹⁶. Tandis que les néo-malthusiens ne voient dans l'ovariectomie que des risques mineurs, ménopause précoce et risques psychiques annexes, les natalistes trouvent que cette intervention engendre "la négation de toute santé"⁹⁷.

L'avortement, les natalistes le condamnent au nom du principe de santé. Pour mieux se faire comprendre, le Professeur Guérin de Valmalle, qui pense lui aussi qu'avorter, c'est mettre sa vie en danger, file la métaphore : "Celles d'entre vous [...] qui sont du Midi, connaissent un fruit qu'on appelle la figue. Quand on cueille une figue mûre, à peine l'a-t-on touchée qu'elle se détache de l'arbre et vient avec sa petite queue, c'est parfait. Mais si vous voulez prendre une figue qui n'est pas mûre vous avez beau tirer dessus, la queue adhère à l'arbre. Si vous voulez arracher la figue, vous laissez un morceau... C'est la même chose pour l'avortement. Il reste en général quelque chose, et ce quelque chose fait de l'infection, des accidents graves, qui peuvent être mortels dans bien des cas"⁹⁸. Comme dirait Zola : "Mort à l'enfant, et par là même mort à la femme"⁹⁹.

A l'argument des natalistes : Il est dangereux pour la femme d'avorter, les néo-malthusiens rétorquent : La loi distingue-t-elle l'avortement criminel de l'avortement thérapeutique ?¹⁰⁰ Il est reconnu que l'avortement thérapeutique ne met pas la vie de la mère en danger, pourquoi l'avortement dit criminel, pratiqué par des professionnels, serait plus dangereux ? Comme le dit le Dr Morin, dans *Stérilité* : "Quand une maladie produite ou aggravée par la grossesse menace la vie d'une femme, le médecin a le droit d'interrompre cette grossesse. Chaque fois que le praticien légitime son intervention, il se trouve couvert par la jurisprudence"¹⁰¹. Camille Pert, dans *L'Autel*, est formelle : "L'opération faite au moment favorable, c'est-à-dire à

l'extrême début, ne peut prendre quelque importance que si elle est exécutée par des mains totalement incapables et non suivies de précautions hygiéniques"¹⁰².

Dans *Stérilité* de Ferri-Pisani, le procès s'ouvre sur l'article 317 du Code Pénal :

"Quiconque par aliments, breuvages, médicaments, violences ou par tout autre moyen, aura procuré l'avortement d'une femme enceinte, *soit qu'elle y ait consenti ou non*, sera puni de la réclusion.

La même peine sera prononcée contre la femme qui *se sera procuré l'avortement à elle-même* ou qui aura consenti à faire usage des moyens à elle indiqués ou administrés à cet effet, si l'avortement s'en est suivi" (103).

Il dure deux chapitres (ch. XII et ch. XIII), soit vingt-cinq pages¹⁰⁴. Le Dr Morin, qui comparait en même temps que certaines de ses patientes — Marie-Rose¹⁰⁵ (la femme de chambre de Gilberte de Saint-Servin¹⁰⁶), Marie-la-Crève (une fille de joie), Louise Lascube (une ancienne couturière) et Francine Gramon (sans profession) — est amené à décrire en détail ses interventions médicales et expose les raisons qui l'ont amené à choisir une technique abortive plutôt qu'une autre¹⁰⁷.

Devant la Cour d'assises, c'est en spécialiste que le Dr Morin vante les mérites du ballon dilatateur. Ce procédé, plaide-t-il, "s'applique indistinctement à toutes les époques de la gestation; son introduction est simple et indolore; il provoque rapidement les contractions utérines, qui conservent toute leur énergie grâce à son incompressibilité et son extensibilité. [...] Le ballon agissant comme une poche des eaux et entraînant toujours le placenta, la délivrance s'opère d'une façon complète"¹⁰⁸. Et le médecin expert de constater le parfait état des patientes. Ni Marie-la-Crève (25 ans, prostituée, enceinte de quatre mois au moment des faits), ni Louise Lascube (23 ans, mariée à un employé de commerce, enceinte de trois semaines au moment des faits), ni Francine Gramon (30 ans, mariée à un ouvrier peintre, enceinte de quelques jours au moment des faits) n'ont eu à

souffrir d'avoir été avortées par le Dr Morin.

Reconnu compétent dans sa "triste spécialité"¹⁰⁹, l'accusé (qui est chef du service des avortements thérapeutiques à la clinique obstétricale des "Mères honteuses") est défendu par Maître Faverolle. Comme dans *La Grappe* où Maurice Landay donne à entendre la plaidoirie de Maître Richaud¹¹⁰, Ferri-Pisani insère dans son roman de larges extraits de celle de Maître Faverolle. L'avocat de la défense avance des preuves irréfutables :

"J'ai là vos statistiques. Durant l'année 1905, les spécialistes des hôpitaux de Paris ont interrompu soixante-quatorze grossesses, pour cas spéciaux d'éclampsie ou de vomissements incoercibles... Eh bien, si je lis les rapports de ces soixante-quatorze opérations, je trouve une seule et toujours même conclusion : *l'expulsion du foetus a eu lieu dans des conditions normales et le rétablissement de la patiente fut prompt*. Ainsi donc, voilà des avortements provoqués à des époques souvent très avancées sur des femmes tuberculeuses, rachitiques, atteintes de plaies à l'ovaire et de rétrécissement du bassin et sur ces soixante-quatorze avortements, pas un seul qui n'ait présenté une complication quelconque ! Osez-vous venir invoquer maintenant les prétendus risques que courrait une femme saine et bien constituée qui, pour une raison morale quelconque, irait, dans le premier mois de sa grossesse, sonner à la porte du praticien ?" (111)

Dans sa plaidoirie, "discours complet structuré, tout armé pour la persuasion"¹¹², l'avocat reprend en écho les arguments du Dr Morin. L'accusé avait argué qu'il avait pratiqué l'avortement pour éviter que les femmes ne s'adressent ailleurs :

"Ailleurs, c'était l'avorteuse. Ailleurs, c'était l'officine louche ! Ailleurs, c'était la manoeuvre opérée avec des mains sales, au moyen d'instruments de hasard ! Ailleurs, c'était l'infection des organes, l'hémorragie, la rupture de l'utérus ! Ailleurs, c'était l'oeuf mort, mais ne pouvant être expulsé et se putréfiant dans la matrice ! Ailleurs, c'était sinon la mort, du moins la santé détruite à jamais, l'organisme ébranlé, la métrite chronique !..." (113)

Et l'avocat de la défense oppose à son tour les avortements médicalisés et les avortements clandestins :

"Viendrez-vous m'objecter maintenant que les manoeuvres

abortives constituent un danger pour la femme ? Oui, quand elles se pratiquent dans l'officine avec des tringles à rideau ou des aiguilles à tricoter, mais elles cessent d'être un danger, quand elles sont exercées dans la clinique du médecin, avec toutes les garanties de la science et de la légalité" (114).

En effet, les médecins en titre et les sages-femmes expérimentées — On pense à Léonie Charretier, "l'ogresse de la rue Tiquetonne", dont le procès en 1906 a défrayé la chronique autant que celui de "l'avorteuse des Batignoles", condamnée en 1891¹¹⁵ — faisaient courir peu de risques à leur patiente mais les matrones sans diplôme qui opéraient sans les plus élémentaires précautions d'asepsie mettaient la vie de la mère en danger. La femme en détresse quand elle ne perce pas elle-même "l'oeuf à coup de porte-plume"¹¹⁶ va voir en cachette une faiseuse d'ange qui extirpe le fœtus à l'aveuglette avec toutes sortes d'objets, non seulement la classique aiguille à tricoter mais aussi des baleines de corsets taillées en pointe, des plumes d'oie ou des fuseaux¹¹⁷.

Natalistes et néo-malthusiens s'accordent à dire que livrée au fer des matrones, la femme risquait effectivement, si l'affaire tournait mal, de finir "emballée dans un sapin"¹¹⁸ comme Huguette tuée par Mme Vireloches (dans *Les malthusiennes* d'Alexandre Boutique¹¹⁹), comme Rose tuée par Mme Poupe (dans *La graine* de Couvreur¹²⁰), comme Madeleine tuée par Mme Martin (dans *Stérile* de Daniel Riche¹²¹).

La femme qui va trouver une faiseuse d'ange ne prend pas toujours le masque de "l'avortée cireuse et froide"¹²² mais elle vit ce que vécut Suzanne Lauraguet, dans *L'autel* de Camille Pert. "Non seulement l'intimité de son être était un foyer d'atroces souffrances mais la douleur montait en ondes rapides le long de tous ses nerfs, gagnait tous ses muscles. C'était comme une plaie sans nom qui, partant d'un point initial, s'agrandissait, s'étendait sans trêve"¹²³.

C'est donc par déontologie qu'a agi le Dr Morin. Non seulement il veut sauver la vie de ses patientes mais en se servant des moyens dont dispose la science, il cherche à alléger le poids de la

misère¹²⁴. Comme le Dr Vernon¹²⁵, dans *Le droit d'être mère* de Paul Bru, ou comme le Dr Marinot¹²⁶, dans *Le salon de Mme Truphot* de Kolney, il se vante d'être intervenu en cas de "grossesse cataclysme"¹²⁷, d'avoir préservé des centaines de ménages pauvres de l'indigence où les eût réduit la venue de l'enfant. Mais il est passible de l'article 317¹²⁸ et condamné¹²⁹ aux travaux forcés en Guyane. Or, le jour de son départ, une agitation sans précédent règne à la prison du Cherche-Midi. Dans un mouvement d'enthousiasme populaire, les parisiens sont descendus dans la rue avec d'immenses pancartes portant l'inscription : "A bas l'article 317"¹³⁰. La sentence prononcée à l'égard de l'accusé a fait "une violence juste à l'esprit"¹³¹ de l'auditoire, ému par l'arrestation d'un innocent qu'ils investissent d'un "rôle magnifique"¹³², d'"un rôle d'apôtre"¹³³. Pour les néo-malthusiens, le Dr Morin "oeuvre bellement, avec un mépris superbe des conventions, des préjugés, des opinions manufacturées d'avance, de la réprobation sociale"¹³⁴.

Les romanciers qui mettent la maternité en question font intervenir des esprits déjà formés qui s'affrontent ou donnent la parole à des leaders qui servent de vecteurs idéologiques, destinés à sensibiliser le lecteur, à l'émouvoir et à le convaincre.

• ***Des romans initiatiques : la maternité comme exemple***

Les romanciers natalistes comme Emile Zola ou André Couvreur donnent voix à des protagonistes passionnés qui discutent sans relâche de leur sujet de prédilection. Si le point à débattre demeure invariant : *Pour ou contre la libre maternité ?*, le discours individuel peut changer au cours du récit et le personnage évoluer dans le bon sens, celui ratifié par l'auteur.

Zola a construit *Fécondité* sur un système d'antithèses¹³⁵. Les néo-malthusiens, les Morange, les Séguin, le Dr Gaude, Santerre et Sérafine s'opposent aux natalistes le Dr Boutan et les Froment. Dans cet univers manichéen où éthique et esthétique vont de pair, Zola dans son *Évangile* récompense Marianne, la mère tellurique, et punit Sérafine, la femme stérile¹³⁶. La mauvaise créature, après l'ovariectomie, connaît la

déchéance physique et la sénilité précoce. Tandis que "le sexe amputé, emportait avec lui tout ce qui faisait sa grâce"¹³⁷, que la femme stérile perd ses cheveux, que ses dents jaunissent et s'ébranlent, que sa vue baisse et que ses oreilles sifflent, la "bonne pondeuse"¹³⁸, après avoir mis douze enfants au monde, demeure rayonnante, sa "chair blanche" est "fraîche encore" et "belle toujours de sa sérénité forte"¹³⁹. Comme "toute fonction qui ne s'accomplit pas dans l'ordre normal devient un danger permanent de troubles"¹⁴⁰, toute femme qui n'engendre pas "porte atteinte à la race"¹⁴¹. Il est logique en ces conditions qu'elle soit châtiée. Sérafine sera punie comme Cécile et Euphrasie, comme Constance Beauchêne, Valérie Morange et Claire Angelin.

Les personnages de ce roman engagé évoluent selon une ligne qui tient à montrer, narration à l'appui, le bien - fondé de la thèse défendue par l'auteur et à ruiner l'idéologie opposée. *Fécondité*, ce livre rythmé par les grossesses de Marianne, est une condamnation sans appel de toutes celles qui ont triché, qui ont brutalisé la vie.

Mathieu, le repopulateur, est tenté toutefois par le démon des amours infécondes. Au cinquième enfant, il se demande si ce n'est pas de la pure folie. Même le Dr Boutran lui aurait dit : "Le compte y est". Alors pourquoi "s'obstiner dans l'erreur ? pourquoi ne pas faire [...] comme Beauchêne, qui était un malin "¹⁴² ? Pourquoi fuir Sérafine, cette divinité aux "lourds cheveux roux"¹⁴³, cette "magicienne atroce et magnifique, qui savait des secrets de jouissance exaspérée, versant aux hommes la démence de sa toison rousse, de son grand corps roux"¹⁴⁴ ? Mathieu qui brûlait à l'idée de découvrir les "fraudes diaboliques"¹⁴⁵ hâta le pas vers les grands boulevards. Là, au milieu des embouteillages et de la cohue, il fut comme désenvoûté. Il se mit à courir en direction de la gare et laissa Paris embrasé de désirs mauvais, Paris de stupre et de fornication. Lavé "au petit vent froid de la nuit"¹⁴⁶, il rejoignit Marianne, venue l'attendre "sous les étoiles, riante, saine, robuste, dans sa taille souple sur ses hanches fortes, avec sa gorge nourricière, menue et ferme"¹⁴⁷, avec sa "peau d'une blancheur de lait, qu'accrotaient encore ses admirables cheveux noirs [...] et ses grands yeux noirs, d'une

douceur d'amante et de mère"¹⁴⁸. Mathieu a hésité, "au hasard d'une minute de luxure"¹⁴⁹ entre "frauder" (150) et enfanter, entre le mal et le bien. Guidé par Marianne, il a fait le bon choix et selon les règles de la justice immanente, il sera récompensé. Dans *Fécondité*, Mathieu retrouve, après un moment d'égarement, sa voie, le droit chemin de la fertilité. Et ses convictions initiales s'en trouvent renforcées.

Dans *La Graine* de Couvreur, Rolande évolue du non-maternel au maternel. D'abord, la maternité se résume "aux misères et aux écoeulements du flanc"¹⁵¹. Quand, contre son gré, elle est enceinte¹⁵², elle se met à battre "l'hôte importun de sa chair"¹⁵³ et à marteler cette "sphéricité haïe"¹⁵⁴. Elle tente même de tuer l'enfant qu'elle porte, de "l'écraser dans l'oeuf"¹⁵⁵. Puis elle tombe en syncope. A son réveil, une voix l'implore, "une voix pénétrante et grave" célèbre la "splendeur du rôle maternel, de la prouesse des joies ultérieures, des consolations souveraines que seul pouvait apporter le petit être que la nature bientôt allait faire éclore"¹⁵⁶. Mais la chanson de la race reste sans effet sur elle car elle n'est pas encore prête pour la "nouvelle aurore bienfaisante et féconde"¹⁵⁷. Avec son amie intime, miss Clara Boswett¹⁵⁸, elle se rend chez l'avorteuse, Mme Poupe, pour "faire passer l'enfant"¹⁵⁹. Là, elle rencontre Rose, la soubrette de Clara, en train d'agoniser. A la croisée des chemins, elle eut une révélation. "Un étrange remuement intime, une manifestation nouvelle de sa grossesse la cloua sur place. C'était venant battre les parois de ses flancs, un choc, puis plusieurs, les premiers appels de l'être qu'elle portait. Et comme cet éveil imprécis, ces remuements d'aurore, dénonçant la vie neuve qui palpitait en elle, n'étaient point douloureux, elle en éprouva un étonnement confus, un trouble tendre"¹⁶⁰. Elle comprit qu'"aucune puissance humaine n'avait le droit de s'opposer à une éclosion dans ses prémices"¹⁶¹. L'enfant avait frappé et "l'instinct maternel, jusqu'alors dévié par le vice, [...] tressaillait"¹⁶². Rolande fuit ce lieu ignoble et cette amie perverse¹⁶³, marche hâtivement vers les boulevards pour rejoindre l'homme qui l'a rendue mère, "pour son bien, pour sa rédemption"¹⁶⁴.

Dans ce roman initiatique, l'héroïne après avoir fait fausse route, après avoir suivi la voie de la révolte et de l'aventure, prend la voie royale et sainte de la maternité. Et par là même, elle sert la démonstration de l'auteur : "*Sacrilèges* étaient celles qui n'écoutaient point l'appel de leur enfant, *sacrilèges* celles qui ne favorisaient point ces apparitions triomphantes. Par ces petits êtres, jamais on ne s'éteignait, par eux, on prolongeait sa vie. Ils étaient le dépôt sacré du passé, la promesse triomphante de l'avenir"¹⁶⁵.

Dans les romans où la maternité est mise en question, l'auteur propose des modèles de pensée et d'action, formule explicitement ou implicitement les bonnes valeurs, dispense un credo.

Toutefois, ces romans à thèse entraînent le lecteur dans un domaine qui n'a rien de manichéen, aux frontières du sociologique et du psychologique, dans les territoires de l'intime, dans le quotidien des femmes et au sein des couples.

ETRE OU NE PAS ETRE MERE : LE POINT DE VUE DES FEMMES

"Enceinte !... Je suis enceinte !"¹⁶⁶ Ce "mot magique ou haï"¹⁶⁷ recouvre des réalités diverses, "la grande iniquité permanente"¹⁶⁸ engendrant des réactions opposées. Ainsi, dans *La Graine*, par exemple, Mme Bouret, la femme du médecin, se réjouit d'être mère tandis que Rose, la bonne, n'éprouve à cette idée que rancune et tristesse.

• *La joie d'être mère*

Toutes les femmes bourgeoises ne sont pas heureuses d'être mères mais la maternité est souvent pour elles une tâche moins lourde que pour les femmes du peuple.

Marianne, dont le mari est cadre à l'usine Beauchêne, par douze fois¹⁶⁹, pousse le cri suprême des mères. Elle connaît un bonheur intense et accomplit sa tâche "dans la joie sans se laisser vaincre par ses

obligations quotidiennes"¹⁷⁰. Cette réjouissance privée, elle la partage avec son mari, parangon des nouveaux pères, donneurs de semence mais aussi donneurs de soins¹⁷¹. Lorsque naît Gervais, le cinquième de la famille, un bel enfant " blanc et rose"¹⁷², Mathieu lui fait prendre un bain tandis que Marianne, de son lit dirige les opérations, "en plaisantant la délicatesse exagérée qu'il y mettait, comme s'il avait tenu quelque dieu naissant fragile et sacré, que ses gros doigts d'homme craignaient de meurtrir"¹⁷³. Dans cette famille idéale où toute naissance est nativité, la mère et le père sont en adoration devant leur "trésor"¹⁷⁴ : "Était-il joli dans l'eau scintillante de soleil [...] ! Était-il sage aussi, car c'était un prodige de le voir tout d'un coup se taire et témoigner une satisfaction béate dès qu'il sentait la caresse enveloppante de l'eau tiède"¹⁷⁵. Au moment de la pesée, font irruption les "quatre jeunes chevaux échappés"¹⁷⁶ qui viennent saluer le nouveau-né. Le tableau de la Sainte Famille n'a pas le temps de se recomposer qu'Ambroise demande pourquoi Gervais est encore sur la balance. Les deux aînés, les jumeaux, Blaise et Denis, lui répondent à leur manière enfantine et familière : "Puisqu'on t'a dit que c'est pour savoir si maman n'a pas été volée, et si on lui a bien donné son poids, lorsqu'elle l'a acheté au marché de la Madeleine"¹⁷⁷. Dans cette scène quotidienne qui tient du sacré et du profane, Marianne, la mère française par excellence, est là, à sa place unique. Elle tient son rôle avec majesté et n'est en rien "la mère sacrificielle"¹⁷⁸.

Marianne a la chance d'être féconde. Certaines femmes stériles sont en mal de descendance. Mme Fortin, dans *La Graine* d'André Couvreur, est si désolée de ne pouvoir enfanter, de savoir qu'à jamais ses flancs resteront "neutres, étrangers au grand mécanisme de la vie"¹⁷⁹ et si "lasse de se lamenter sur cette impossibilité"¹⁸⁰ qu'elle choisit une parturiente qui oeuvrera à sa place. Elle prie son mari d'aller voir Julia. "Cette femme si belle, ce merveilleux instrument de chair [...], je veux que tu t'en serves comme d'une machine à créer... pour me rapporter ce que je ne peux pas te donner"¹⁸¹. Fortin, "le mandataire d'une épouse étrangement inspirée"¹⁸² accomplit sa mission. Contre une somme rondelette, la fille de ferme accepte "la collaboration de

chair"¹⁸³ et l'abandon de l'enfant. Les couches s'accomplissent en secret et la mère biologique remet à la mère légitime le bébé, déposé "avec d'infinies précautions, comme un objet sacré"¹⁸⁴ dans le petit "temple" tendu de soie bleue.

Le romancier André Couvreur annonce ce qui se pratiquera officiellement à partir de 1979 aux Etats-Unis puis en Europe¹⁸⁵. La "mère suppléante", fécondée par le sperme du mari, s'engage par contrat, de la même manière que Julia, à mener la grossesse à terme et à remettre l'enfant au couple, à sa naissance, contre une somme d'argent¹⁸⁶, à la différence près qu'avec les progrès technologiques l'acte de chair peut être remplacé par l'insémination artificielle. André Couvreur ne fait pas passer ses personnages devant un comité d'éthique¹⁸⁷ mais il s'interroge sur une telle pratique. Il ne se demande pas ce que Julia ressent mais ce que Fortin, l'intermédiaire, celui qui est le messenger de l'épouse en mal d'enfant, pense. Initialement, Fortin éprouve un sentiment de culpabilité à l'idée d'accomplir délibérément cet acte de "monstrueuse possession". Puis, comme il croit que l'individu est soumis aux lois de l'atavisme, il se dit que Julia aurait pu devenir comme sa mère "une rouleuse de grands chemins"¹⁸⁸ et qu'en la soustrayant au "fumier"¹⁸⁹, il lui offre "le plus beau sort" qu'elle puisse envier. Il en vient à conclure que même si la jeune femme payait ces avantages d'un déchirement de son coeur, si l'amour maternel éclosait en elle, elle serait encore "la débitrice, la mieux partagée dans ce marché, elle, donnant provisoirement son corps et le fruit de son corps, lui, offrant la gradation sociale"¹⁹⁰ et le bien-être. Dans *La Graine* d'André Couvreur, la femme stérile, "mue par l'irrésistible désir de naissance"¹⁹¹, s'approprie, sans ambages, le bien de la femme féconde, de la mère porteuse.

- ***Le drame des "mères à gosses"***

Si certaines femmes endossent la maternité comme un bonheur, d'autres, surtout dans les classes populaires, la subissent comme une servitude. De nombreuses femmes à l'image de la Moineau (dans *Fécondité* d'Emile Zola), de la mère Grignon¹⁹² (dans

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

La Graine d'André Couvreur) de la mère Vidal, de la mère Paulin ou de la mère Fondant (dans *La Maternelle* de Léon Frapié), sont lasses d'enfanter. Dans ces conditions, "une femme enceinte n'est plus une femme et n'est pas encore une mère : ce n'est plus qu'une femelle"¹⁹³. Cet aphorisme de Louis Dumur met l'accent sur la terminologie relative à la procréation. Les écrivains savent combien la langue populaire qui met en mots le tout-venant de la vie est révélatrice des mentalités. Pour parler d'une femme enceinte, on dit qu'elle a un ventre "ballonné de femme grosse"¹⁹⁴, "le sac"¹⁹⁵, la "grosse caisse"¹⁹⁶ ou "un polichinelle dans le tiroir"¹⁹⁷, termes aux connotations souvent péjoratives.

Si à la campagne, certains disent "la grange est pleine"¹⁹⁸, les enfants de *La Maternelle* constatent que périodiquement "maman a sa butte"¹⁹⁹. Les plus fûtés commentent l'événement : "Pour ce qui est d'une petite soeur, nous aurions préféré un poêle en remplacement du nôtre qui est tout démoli ; nous avons eu si froid l'hiver dernier ! Mais [...] on a plus vite une petite soeur qu'une paire de chaussures neuves"²⁰⁰... Les plus craintifs — ou s'agit-il des plus lucides ? — redoutent la vieille femme "crochue et ridée" au mystérieux cabas :

"Au lieu d'emporter l'enfant criard, savez-vous ce qu'elle fait ? Elle en laisse un nouveau, tout petit, qu'elle a apporté dans son cabas ! Vous imaginez quelle effroyable aggravation de détresse résulte de ce fait pour le pitoyable même qui déjà pleurerait son destin ?" (201)

La "mère Croquemitaine" ne croque pas "le marmot"²⁰², elle apporte toujours un nouveau "moutard", "un tout petit, le remplaçant, le preneur de part"²⁰³. Et au "crapaud" en route, la mère hurle : "Sors donc, même, sors donc !... Ah ! quand tu seras sorti, c'que je t'flanquerais une roulée !" ²⁰⁴

Certaines femmes comme Mme Chalembert, la fille du grand parfumeur parisien Carez ou comme Virginie, la femme de Choquart, le prolétaire (dans *Sésame ou la maternité consentie* de Michel Corday) ne se révoltent pas ; "passivement consentantes"²⁰⁵, elles traînent leur faix toujours plus lourd. Dans la fatigue qui engourdit leur corps, une lassitude envahit leur esprit.

Si certaines par désespoir se suicident, tuent leur enfant ou l'abandonnent, toutes n'en arrivent pas à ces extrémités. Mais si la plupart finissent par aimer la vie qui bouge en elle, certaines n'y parviendront jamais.

Armande, dans *L'Ensemencée* de Caruchet, éprouve de la répulsion pour "l'hôte importun de sa chair"²⁰⁶. Au moment d'accoucher, une "peur physique et irraisonnée"²⁰⁷ prend possession de son corps. Elle se tord de douleur. Cramponnée au chevet du lit, elle demeure arc-boutée. En elle, d'abominables spasmes partent "des reins et des flancs pour aboutir à [...] la porte de vie, épouvantablement forcée"²⁰⁸. Elle accouche dans la douleur d'une petite fille à qui elle ne dit rien. "Toutes les angoisses de celles qui enfantent, elle les avait ressenties ; tous leurs cris elle les avait poussés, mais leur félicité intime et attendrie, elle ne la connaissait point. Sur ce lit où son corps venait d'être fécond, son coeur demeurait stérile"²⁰⁹.

Si certaines se soumettent à la fatalité de la naissance, d'autres refusent de "tirer leur neuf mois"²¹⁰ et envisagent l'avortement.

- ***Vivre l'avortement***

Rappelons, comme le fait Paul Bru dans son roman *Le Droit d'être mère*, que selon les statistiques du Professeur Pinard, le nombre des avortements à l'époque est de un sur cinq grossesses²¹⁰ *. La peur de perdre leur travail, la peur d'encourir l'opprobre, la peur d'infliger la vie à un malheureux comme elles poussent un certain nombre de femmes vers le cabinet médical ou l'officine. La petite ouvrière qui s'est laissé séduire par le contremaître, la petite bonne qui a succombé aux charmes du fils du patron ou la bourgeoise qui est enceinte de son amant²¹¹, toutes considèrent l'interruption de leur grossesse comme une délivrance.

Dans la salle d'attente du cabinet du Dr Marinot, la Truphot²¹², qui aime "se volupter aux traits pittoresques ou lamentables qu'elle pourrait glaner"²¹³ et "flairer l'odeur de pauvres alcôves"²¹⁴, suscite les confidences des trois femmes qui viennent "postuler l'aide

salvatrice"²¹⁵ du médecin avorteur.

La première, une petite ouvrière, débride sa réserve et conte ses amours avec un employé du Printemps qui l'embrassait : "que c'était comme un songe... même qu'il allait trop loin"²¹⁶. Lorsque sa mère s'aperçut qu'elle n'avait plus ses règles, elle l'avait menacée de la jeter dehors. Quant à son père, il voulait la tuer. En racontant cela la jeune femme pleurait. "Des larmes giclaient de ses yeux, tamponnés de sa main aux ongles filigranés de noir"²¹⁷.

La seconde est prostituée. Comme disait l'une de ses comparses : "Quand on a le sac, ça dégoûte les hommes et il n'y a plus moyen de travailler"²¹⁸. "Comment qu'j'ai attrapé ça ?" explique-t-elle à la Truphot, "est-ce que j'sais moi ? Un miché d'ici ou d'ailleurs... On a beau se laver après, pas ? Il y a des types plus puissants les uns qu'les autres. Mais j'ai qu'trois semaines de retard ; faut qu'le médecin me l'décroche... Vous comprenez, j'ai pas besoin d'gosse... Pour si qu'c'est un garçon qu'les bourgeois l'envoient à Deibler, plus tard, et si qu'c'est une fille qu'a soit forcée d'faire le truc comme moi.. Non, non... j'ai connu trop d'misère... Au moins lui, il n'souffrira pas."²¹⁹. Dans ce portrait générique où la fille publique dit l'intime sans vergogne, Fernand Kolney, à l'instar de Léon Frapié dans *La Proscrite*, ne sacrifie pas au mythe de la putain incapable de volition²²⁰. Son insoumise préfère avorter plutôt que d'engendrer des meurts-de-faim.

La troisième, qui travaille comme garde-barrière, est enceinte de son septième enfant. Son mari est "homme d'équipe à la Compagnie de l'Ouest"²²¹ ; il craint de perdre son emploi car il est socialiste et mal vu de ses chefs. A eux deux ils gagnent 4 f 50, ce qui est insuffisant pour "nourrir la nichée"²²². Il serait suicidaire de ne pas éviter cette grossesse.

Quand les patientes du Dr Marinot quittent le cabinet médical avec "des canules et des poudres ficelées sous du papier gris"²²³, elles ont la figure rassérénée"²²⁴. Si elles ont du remords d'avoir parlé à cette inconnue (l'une d'elles a même saisi les mains de la

Truphot en la suppliant de garder le secret), elles n'éprouvent pas de tourments moraux. D'autres tergiversent avant d'employer les "grands moyens"²²⁵. Ne pas donner la vie, interrompre volontairement le processus de gestation, pose souvent aux femmes des questions d'ordre éthique.

Dans *La Grappe* de Maurice Landay, une jeune fille de dix-huit ans, enceinte de son amant, se confie à sa mère qui, contre toute attente, l'incite à avorter. Le lecteur assiste à la confrontation mère-fille :

— Tu voudrais... C'est toi qui me dis cela, toi, ma mère, toi, une honnête femme ? Avorter, tuer mon enfant ?

— On ne tue que ce qui vit... et il ne vit pas encore. Or, te soulager, c'est tout effacer, c'est sauvegarder notre honneur, c'est empêcher un malheureux de venir au monde et lui épargner toutes les misères que la tienne lui réserve !

— Mais, maman, c'est un crime que tu me proposes de commettre.

[...]

— Non. Une action ne peut pas être considérée comme telle lorsqu'elle a un but social, noble en définitive : la préservation de l'honneur d'une famille et le soulagement d'une malheureuse dont l'enfant ne peut être qu'un paria. Considère toute l'étendue de ta faute et vois un peu s'il n'est pas plus criminel de mettre au monde un petit, voué d'avance aux pires misères, que de le supprimer alors qu'il n'est encore qu'une chose sans nom" (226).

Madeleine, prise au piège du discours maternel, plie l'échine mais elle a un haut-le-corps à l'idée d'avorter et, en secret, pleure l'enfant qu'elle va faire disparaître. Chez l'avorteuse²²⁷, elle est toute secouée de peur. Lorsqu'elle sent le froid métal du spéculum, sa chair se glace et son âme de mère se réveille. Elle se lève et se dresse contre la volonté maternelle. Elle s'enfuit en courant, "de toute la vitesse de ses jambes, les mains au ventre"²²⁸ pour préserver le fruit sacré. Finalement, Madeleine n'avortera pas. D'autres femmes savent qu'elles interrompent volontairement leur grossesse mais, comme Diane de Messac dans *Les malthusiennes* d'Alexandre Boutique, elles éprouvent

des "remords anticipés par l'oeuvre impie"²²⁹ qu'elles vont accomplir. Comme Suzanne Lauraguet, qui avant d'entrer à la clinique pour un curetage se dit : "Il est... et le supprimer, c'est un assassinat, quelque chose d'horrible"²³⁰, elles se sentent criminelles²³¹. Même si elles s'y résignent, elles culpabilisent. Certaines vont jusqu'à redouter le châtement suprême, l'application d'une sorte de loi du talion. Puisqu'elles ont "empoisonné l'embryon"²³², la mort leur prendra leur descendance.

Elles sont peu nombreuses à penser en toute sérénité : "Tu ne tues pas ton enfant puisqu'il ne vit pas encore"²³³ ... "Non l'avortement n'est pas un crime : tant que le germe n'est encore qu'un oeuf informe, incapable de viabilité, il appartient à la mère, il fait partie intégrante de la mère"²³⁴.

- *La femme enceinte et l'homme en fuite*

"Pardi ! les hommes s'en fichent pas mal. C'est pas eux qui portent la grosse caisse"²³⁵. Sans compter ceux qui se "trottent" après avoir fait un gosse à une malheureuse en disant : "J'ai collé un souvenir, débrouille-toi"²³⁶. Souvent seule à affronter la maternité, la femme voit surgir devant elle "un terrible point d'interrogation"²³⁷ : que faire ?

Deux exemples suffiront à montrer combien elle a, le plus souvent, à compter sans l'aide de celui qui l'a rendue mère.

Dans *Le Droit d'être mère*, Paul Bru raconte l'histoire de Louise Maynard, femme de chambre et lectrice de Mme Lanval, enceinte du fils de la maison (lequel sacrifie son amour aux préjugés maternels). Avant de l'abandonner — des filles comme elle, on les prend et on les quitte²³⁸ — son amant lui propose de placer le bébé aux enfants trouvés²³⁹. Louise va demander conseil à sa soeur qui l'incite à avorter. Mais elle ne s'y résout pas. Elle se tourne vers sa belle-mère — après la mort de sa femme, l'ouvrier menuisier Jacques Maynard s'est remarié — qui la prévient : "Je ne veux pas de bâtard dans ma famille. Je tiens au respect des honnêtes gens"²⁴⁰. Elle sent "l'impasse se

resserrer"²⁴¹. Elle achète un revolver chez un armurier et tente de se suicider. Sauvée de justesse, elle se retrouve à l'hôpital où se réveillent ses angoisses. Que deviendra-t-elle après la délivrance ? Elle accouche d'Emmanuel et, comme pour "réparer une injustice", "coopérer à un sauvetage"²⁴², le Dr Legrand devient le parrain de l'enfant. Elle est ensuite accueillie à Fontenay-aux-roses, à l'asile de convalescence pour les accouchées des maternités parisiennes, propriété léguée par Mme Veuve Ledru-Rollin. Là, elle entend "la symphonie majeure" qui remplit de tendresse le coeur des mères. Là, elle aime à prolonger le plus longtemps possible le moment où elle donne le sein à son "chérubin, beau comme un Jésus"²⁴³. Devenue infirmière, elle se dévoue à sa nouvelle tâche. Le Dr Legrand voudrait reconnaître son filleul mais, quoiqu'il fasse, Emmanuel est "civilement inscrit sous les initiales P.N.D., l'enfant de la fille Maynard et de père non dénommé"²⁴⁴... Si Louise a trouvé sur sa route un homme pour aimer son fils, celui qui l'a rendue mère non seulement l'a abandonnée sans se préoccuper de son avenir mais a condamné son enfant à ne pas avoir de statut social. Comme dirait le Dr Vernon, dans *Le droit d'être mère* : "Alerte ! Protégeons l'enfant [...] mais avant tout [...] protégeons les mères"²⁴⁵.

Dans *Le Frelon* de Paul Lacour, Andrée Lestiboulois est enceinte d'un homme qu'elle rencontrait chaque soir dans le tramway de Sèvres. Il avait d'abord posé ses lèvres sur sa nuque puis il avait obtenu d'elle qu'ils se voient ailleurs sans témoin. Dès qu'ils s'étaient trouvés seuls dans une banale chambre de maison meublée, il avait voulu la prendre. "Mais le total abandon de soi la trouvait irréductible et d'une énergie indomptable"²⁴⁶. Elle aimait cet inconnu mais "son honnêteté native, sa pudeur de vierge, les principes d'une éducation saine"²⁴⁷, tout la retint. Au bout de six semaines, elle était "devenue moins méchante"²⁴⁸. "Quand on aime, on se donne"²⁴⁹. Après une journée passée en amoureux, au restaurant sur les bords de Seine, elle l'avait suivi dans son logis de garçon, rue d'Amsterdam. Là, "elle avait cédé comme on cède au destin"²⁵⁰.

La suite de l'aventure est exemplaire par sa banalité même. L'amant, beaucoup moins pressant et beaucoup moins disponible, allègue qu'"il n'y a pas que l'amour dans la vie, pour un homme surtout. Il y a le travail, les soucis, les responsabilités et l'avenir"²⁵¹. Le jour où Andrée lui confie qu'elle craint d'être enceinte, il a cette réponse superbe : "Enceinte ! Les femmes se figurent toujours cela. Elles prennent leurs craintes pour des réalités. Si vous avez cette pensée, il vous suffira d'avalier quelque tisane pour la dissiper. Nous en recauserons"²⁵². Et il disparaît pour toujours. Que faire alors ? "Comment parer ce coup du sort "²⁵³ ?

Julien, le frère à qui Andrée demande secours, examine toutes les possibilités. Il en écarte une, "bâcler son mariage en cinq mois"²⁵⁴ avant l'accouchement. Il en retient deux, l'expédier à la campagne où, ni vue ni connue, elle ferait ses couches, ou envisager l'avortement. "Cette manoeuvre, la moins coûteuse, avait ses préférences, mais il la voyait si grosse d'aléas qu'il hésitait à en suggérer l'idée à sa soeur"²⁵⁵. Andrée sent la ceinture de ses robes devenir trop étroite et sa taille s'alourdir. Elle est si démunie qu'elle songe à "faire un plongeon dans la Seine"²⁵⁶. Julien réagit et l'accompagne chez Mme Bessin, la sage-femme, à qui il explique la situation : "Ma pauvre soeur a été séduite par un aventurier [...]. Que faire ?"²⁵⁷ Mme Bessin, après avoir procédé à un examen gynécologique, dit qu'il fallait laisser la nature suivre son cours et qu'il était risqué de tenter un avortement. Malgré cela, Andrée profite d'une matinée où elle est seule pour aller chez une avorteuse. L'après-midi, elle se sent si mal qu'elle rentre chez elle "comme une bête à son gîte pour y mourir"²⁵⁸. Mme Lestiboulois voyant sa fille "avec des yeux désorbités et une face de morte"²⁵⁹ comprend tout de suite la situation et prie Dieu de la lui conserver en vie. Elle demande instamment à Julien de cacher la vérité à son père et de lui dire qu'Andrée souffre de coliques néphrétiques. Mais comme l'état de santé de la jeune femme empire, elle fait quérir un médecin. Le Dr Meru diagnostique une hémorragie utérine et sauve la malheureuse. Enceinte d'un amant sans scrupule, Andrée reçoit l'aide de son frère et de sa mère.

La maternité échoit à la femme comme la conclusion de l'amour. Dans cette aventure "que risque l'homme ? Rien. [...] Que risque la femme ? Tout"²⁶⁰ — incident auquel elle doit remédier, accident qu'elle doit assumer le plus souvent seule.

• *Discussion sur l'oreiller*

Toutefois, dans certains couples, le dialogue s'amorce. Dans *Fécondité* d'Emile Zola, l'homme et la femme décident ensemble d'avoir des enfants (comme les Froment), de ne pas en avoir du tout (comme les Angelin) ou de "transformer la procréation en un acte réfléchi et volontaire"²⁶¹ (comme les Morange qui n'ont qu'une fille, Reine, ou les Beauchêne qui n'ont qu'un garçon, Maurice).

Les moyens mis en oeuvre pour limiter les naissances diffèrent selon les ménages mais c'est la règle du *coitus interruptus*²⁶² qui semble le plus souvent en usage, avec la "crainte de l'enfant, toujours présente, toujours en tiers dans l'abandon"²⁶³.

Bien entendu, des "accidents" surviennent. Dans *La Grappe* de Maurice Landay, Mme Lussac qui faisait confiance à son amant Madrilon, un jour se "trouve prise"²⁶⁴. A son étonnement d'être enceinte correspond sa gêne à lui. L'utilisation fréquente du dialogue nous permet de franchir la porte de la chambre et d' assister à la scène :

"— Je dois vous l'avouer, je n'aurais jamais imaginé ça de vous...

— Croyez bien que si j'avais pu supposer un seul instant... Et surtout, si j'avais su...

— Oui, je m'en doute... on ne fait pas toujours ce que l'on veut. Mais je ne m'inquiète pas outre mesure... Dès demain, je verrai une de mes amies, Frex (265) au besoin... et tout sera dit.

— Oh ! oui, n'est-ce pas, si c'est possible... Et surtout que votre mari n'en sache rien.

— J'ai de bonnes raisons pour le lui laisser ignorer... Il y a près de deux mois que nous vivons... rien qu'en très bonne intelligence.

[...]

— Quant à moi, ma bonne amie, tout cela est une leçon, une dure

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

leçon... Quand je songe que je vous ai mise dans un tel embarras...
à mon âge... (266)

Tout finit donc par s'arranger. Madrilon, qui, théoriquement, était contre l'interruption volontaire de grossesse, souhaite que sa maîtresse se range à l'idée de l'avortement, ce qui pour elle ne fait pas problème.

Dans *L'Ensemencée* de J. H. Caruchet, deux intellectuels, Armande et Roger, ne veulent pas d'enfants. Ils prennent leurs précautions mais au milieu de la félicité amoureuse s'interpose en "heurt brusque, la pensée odieuse, harcelante, la vision du joli corps épaissi, déformé"²⁶⁷. Contre leur gré, une fille naît puis un fils. Les époux sont de plus en plus paralysés dans leurs amours. Mais la chambre ne demeure toutefois pas le temple des étreintes infécondes et pour la troisième fois, un berceau prendra place à côté de leur lit. "L'ensemencée", pourtant décidée à l'avortement, ne réussit pas à convaincre son mari qui continue à la féconder "à jets continus"²⁶⁸. "Qu'est-ce que ma rébellion, s'interroge-t-elle, devant l'immuable et unique dessein de la nature qui est de se perpétuer "²⁶⁹ ?

Lorsque les deux partenaires ne partagent pas le même point de vue sur la maternité, chacun tente de convaincre l'autre.

Dans *La Fabrique d'anges* de Gaston Tournier, Ravenne prend Dora, sa maîtresse, sur les genoux, la serre tendrement et lui parle dans l'oreille :

"— Pourquoi laisser cet enfant venir au monde, puisqu'on peut l'en empêcher ?

— Ah ! Jean ! Jean ! tu voudrais...

Eperdument, il lui ferme la bouche avec ses lèvres pour étouffer sa protestation.

— [...] Nous ne pouvons faire face à toutes les dépenses que [la venue de cet enfant] nous occasionnera et ce sera pour toi l'hôpital où tu seras la fille-mère anonyme.

[...]

— Oh ! non, Jean !... Tout, mais pas cela" (270).

Vaincue par son amant, Dora, qui aurait voulu garder son petit, avorte. A l'inverse, dans *La Graine* d'André Couvreur, Mme de Berge ne veut pas d'enfant. Même si cette "retraite de paternité constante" le laisse, après l'étreinte, "anéanti de volupté [et] pantelant d'en avoir dévié le but"²⁷¹, son mari, en homme débonnaire, l'accepte. Au sein du couple, tantôt l'homme, tantôt la femme capitule.

Il arrive que les partenaires aient des difficultés à se mettre d'accord. Dans *Féconde* de Daniel Riche, Hélène est enceinte de son troisième enfant. Son mari apprend la nouvelle avec consternation. "Allait-on assez se moquer de lui au bureau si elle ne parvenait pas à se débarrasser"²⁷²? Lui fallait-il faire chambre à part et, à l'occasion, prendre une maîtresse? A cette idée, un regret emplit son cœur car "cette femme si conformée pour la maternité était, de ce fait même, bien l'amante rêvée, toute vibrante d'amour, jamais lasse de ses baisers, toujours prête aux sublimes tendresses"²⁷³. Alors, il demande à sa femme d'avorter, citant Bobelin²⁷⁴, l'apôtre du néo-malthusianisme.

Hélène se rend compte qu'avec une famille plus nombreuse, ce "serait l'écrasement"²⁷⁵. Elle décide de descendre à la pharmacie et demande à son père de lui préparer une drogue abortive. "Mais l'idée de se médicamenter pour empoisonner l'embryon qui était en elle la faisait horriblement souffrir. D'abord, la maternité l'attirait, et même la pensée des neuf mois de gestation, toujours un peu pénible, d'un accouchement douloureux, des fatigues de l'allaitement, ne la rebutait point"²⁷⁶. Et puis, après deux années de mariage, elle subissait encore l'influence maternelle et quoiqu'elle s'en défendît devant René, elle ne faisait rien sans avoir pris l'avis de sa mère. Mme Bridoux, ainsi mise au courant, n'en croit pas ses oreilles et interpelle vivement son gendre. "Hélène nous a appris, Monsieur, que vous vouliez la forcer à des choses inavouables. Mon mari et moi, nous en sommes tout révolutionnés"²⁷⁷. René n'a pas gain de cause. Hélène décide de garder l'enfant mais ce pauvre petit, issu pourtant de leur ivresse amoureuse, est la cause de la désunion à venir. René s'abstient désormais de tout rapport charnel avec elle et s'éprend d'une actrice.

A cette "tendance de procréation" s'ajoutent, chez Hélène, "les préjugés de son éducation"²⁷⁸. Elle n'est pas prête à disposer librement de son corps et à se rendre à l'évidence néo-malthusienne. Elle traverse de fréquentes crises d'affection maternelle. Elle se disait alors que tout pouvait s'anéantir, que les rêves jadis ébauchés avec son mari pouvaient s'écrouler pourvu que "ses enfants, cette chair de sa chair qui faisait en elle vibrer les fibres les plus intimes, l'entourassent toujours"²⁷⁹. Devenue veuve, elle ne vit plus que pour ceux qui la laisseront seule. "Avait-elle le droit de se plaindre, de réclamer le paiement de ses tendresses de mère ? [...] Elle n'avait rempli que son devoir maternel, devoir accompli par toutes les femmes quelles que soient leur espèce, leur intelligence, leur catégorie"²⁸⁰.

CONCLUSION : LES HOMMES MAÎTRES DU CORPS DES FEMMES ?

En un temps où la libre maternité est au centre des débats publics et privés et où les hommes craignent de perdre en ce domaine leur pouvoir de décision, les romanciers peuvent réaliser leur fantasme et, au sein de la fiction, se rendre maîtres du corps des femmes.

Dans *La Graine*, le ménage Duverdon vit une histoire de pouvoir. Rolande veut "enray[er] toute aspiration créatrice"²⁸¹ tandis que Julien pense que sa femme doit "créer, faire de la vie, prolonger l'espèce"²⁸². Un jour, il est admis à dégrafer son corset. Il a alors la tentation de se jeter sur son épouse "en dominateur, en maître, et de la féconder"²⁸³. Mais il est déconcerté par ces mots hautains : "C'est bien, prenez-moi ! Je suis votre chose. Blessez-moi"²⁸⁴. Alors, il tente de lui parler des enfants avec tendresse. En vain. Elle se dresse, indignée : "Des enfants pour déformer ma taille, m'arrondir ridiculement ! Des enfants pour souffrir pendant l'accouchement, pour flétrir mes seins"²⁸⁵. Pour cette fois, Julien s'en remet à la volonté de sa femme mais il n'a pas dit son dernier mot.

Puisque Rolande a décidé contre son avis à lui de ne pas être mère, Julien va l'y contraindre. Sous un prétexte quelconque, il va la

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

conduire chez un ami médecin, le Professeur Domesta²⁸⁶, Docteur de l'Université de Rome, qui pratiquera une "fécondation artificielle"²⁸⁷. Heureusement, "l'enfant de la seringue"²⁸⁸, Rolande finira par l'aimer.

Dans *Stérile*, l'homme contraint aussi la femme à lui obéir. Renée²⁸⁹, qui a envie d'avoir des enfants²⁹⁰, ne verra jamais son désir se réaliser puisque, sans son consentement, Marc, son mari, fait procéder à une ovariectomie²⁹¹. A l'inverse de Germaine, l'héroïne de Daniel Riche²⁹² ou de Mme Berge, un autre personnage féminin d'André Couvreur²⁹³, qui ont choisi de ne "plus porter leurs ovaires"²⁹⁴ — opération à la mode et fort simple; selon d'aucune "on vous endort, on vous ouvre le ventre, on vous enlève des choses, puis, ça y est, on n'a plus d'enfants !" ²⁹⁵ —, Renée se sent "mutilée"²⁹⁶ et pour elle, la vie a désormais la couleur de la mort.

De tels exemples, tirés des romans d'André Couvreur et de Daniel Riche, font triompher deux théories opposées, l'une le natalisme, l'autre le néo-malthusianisme. Ces romanciers qui appartiennent à des courants de pensée différents radicalisent autant l'un que l'autre l'attitude de leur personnage masculin. Cette exagération qu'on peut imputer au genre même du roman à thèse n'est pas sans signification. Dans les deux cas, l'homme agit comme s'il avait le pouvoir absolu en matière de procréation, alors que son empire est réellement menacé, qu'il voit se dessiner l'Eve future, celle qui aura le droit d'être mère à son gré et peut-être contre son gré à lui.

Les romans à thèse qui traitent de la procréation sont d'une étonnante modernité non seulement parce qu'ils se situent à l'aube de la maternité consciente, en un temps où l'avortement est pratiqué, où les progrès de la science permettent d'envisager la contraception et la procréation artificielle, mais aussi parce que la libre maternité est alors à l'ordre du jour, aussi bien sur la scène politique et médicale que sur la scène privée.

Ces romans où la libre maternité est un enjeu et une source d'affrontements au sein de la communauté scientifique et politique

comme chez les particuliers, posent par là même le problème des discours sur la procréation, de la pluralité des points de vue, de la focalisation féminine et masculine. C'est ce qu'incidemment Colette dit par la voix de Sido:

"Ce n'est pas si terrible [...] l'arrivée d'un enfant. Et c'est plus beau dans la réalité. La peine qu'on y prend s'oublie si vite, tu verras!...La preuve que toutes les femmes l'oublie, c'est qu'il n'y a jamais que les hommes — est-ce que ça le regardait, voyons, ce Zola ? (297) — qui en font des histoires..." (298)

Lorsque la maternité commence à être une affaire de femmes responsables, le discours masculin devient pléthorique, la prise de parole une stratégie pour reprendre le pouvoir.

Martine Sagaert

NOTES

1. Voir Aurel, *Une politique de la maternité*, Paris, Editions médicales, 1923.
2. *Ibid.*, p. 55
3. Voir Marcelle Capy, *Les Femmes à l'usine* in *La Bataille syndicaliste*, 6 septembre 1913, cité in Marcelle Capy, Aline Valette, *Femmes et travail au XIXème siècle*, présentation et commentaires E. Diebolt et M. H. Zylberberg-Hocquart, Paris, Syros, février 1984, p. 105.
4. C'était la devise des Jésuites que des industriels comme ceux de l'usine d'ampoules électriques, OSRAM, à Puteaux, appliquaient.
5. Léon Frapié, *La Maternelle*, 1904, rééd. Flammarion, 1938, p. 80.
6. Fernand Kolney, *La Grève des ventres*, Paris, Ed. de la génération consciente, 1908.
Voir Francis Ronsin, *La Grève des ventres, propagande néo-malthusienne et baisse de la natalité en France, XIXème-XXème siècle*, Aubier Montaigne, 1980.
7. Fernand Kolney, *La Grève des ventres*, *op. cit.*, p. 12.
8. Voir *Malthus, personnage-référence*.
9. Paul Robin, malthusien français, né en 1837, auteur de *Libre amour, libre maternité* (1900), défend la liberté féminine

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

Eugène Humbert, né en 1870, dont la vie a été racontée et publiée par Jeanne Humbert en 1947, a été le collaborateur de Paul Robin.

Nelly Roussel (1878-1922), mère de trois enfants, participe avec son mari, le sculpteur Henri Godet, aux grands mouvements d'émancipation du début du XX^{ème} siècle. Elle milite pour la libération sexuelle ainsi qu'aux côtés de Marguerite Durand, chef de file du féminisme français, pour la liberté économique et politique, notamment le droit de vote des femmes.

10. Françoise Thébaud, *La Femme au temps de la guerre de 14*, Stock, Laurence Pernoud, 1986, p. 300.

11. Voir Dr Lucien Sagaert, *Notes sur l'avortement*, dactyl., 1990, p. 3.

12. Voir R. H. Guerrand, p. 86 *sqq.*

13. De nombreux romans véhiculent des idées natalistes mais ne sont pas véritablement des romans à thèse.

14. La population française compte :

36 millions d'habitants en 1850

39 millions d'habitants en 1900

41 millions d'habitants en 1930

Le taux de natalité est en 1850 de 27‰
en 1900 de 21,6‰
en 1913 de 18,7‰

et le taux de mortalité infantile pour 1 000 naissances est

en 1850 de 170‰

en 1900 de 155‰

en 1913 de 112‰

"La baisse conjuguée de la mortalité et de la natalité a pour effet de maintenir le total de la population" (Alfred Sauvy, *La population*, PUF, Que sais-je ?, n° 148, p. 82).

15. Dit le Dr Doléris, en 1918.

16. Aurel, *op. cit.*, p. 12.

17. Comme dirait le Sénateur Piot, sénateur de la Côte d'or (*Les Familles nombreuses* in *Je sais tout*, n° 9, 15 octobre 1905, p. 332).

18. *Fécondité* in *Oeuvres complètes*, Paris, Claude Tchou, 1968, t. VIII, p. 280.

19. P. 297.

20. P. 494.

40 Sagaert

21. *Ibidem.*

22. Michel Corday, *Sésame ou la maternité consentie*, Fasquelle, 1903, p. 237.

23. Aurel, *Une politique de la maternité, op. cit.*, p. 38.

24. Paul Léautaud, *Chronique sur La Maternelle de Frapié*, in *Mercure de France*, 1er novembre 1920.

Voir Martine Sagaert, Paul Léautaud, Lyon, Ed. La manufacture, Coll. Qui êtes-vous?, 1989, p. 94.

25. Michel Corday, *Sésame ou la maternité consentie, op. cit.*, p. 158.

26. *Ibidem.*

27. P. 59.

28. Dans *Fécondité*, Mathieu songe, à un moment, à s'en tenir à quatre enfants mais Marianne éclate en sanglots. Alors il n'en sera plus jamais question. (Voir *Fécondité, op. cit.*, p. 89).

29. *La Maternelle*, p. 74.

30. P. 71.

31. P. 72.

32. Alexandre Boutique, *Les Malthusiennes*, Paris, Dentu, 1893, p. 84.

33. *Ibidem.*

34. *Aphorismes* in *Mercure de France*, avril 1892, p. 334.

35. Camille Pert, *L'Autel*, Paris, Ollendorff, 1907, p. 3. C'est aussi l'opinion de Léon Blum.

36. André Couvreur, *La Famille. La graine*, Plon Nourrit, 1903, p. 284.

37. P. 285.

38. P. 114.

39. *Fécondité*, pp. 196-197.

40. *La Graine*, p. 451.

41. C'est le mot de la fin dans *La Graine*, p. 451.

42. A l'inverse de la femme stérile, fruit privé de sève, la femme féconde est un fruit aux formes pleines.

43. Voir Béatrice Marbeau-Cleirens, *Les Mères imaginées, Horreur et vénération*, Société d'édition "Les Belles Lettres", 1988, p. 31.

44. Voir David Baguley, *Fécondité d'Emile Zola*, University of Toronto Press,

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

1973, pp. 199-200.

45. Michel Corday, *Sésame ou la maternité consentie*, p. 5.

46. Léon Frapié, *La Maternelle*, Flammarion, rééd. 1938, p. 71.

Jean-Baptiste Clément, l'auteur du *Temps des cerises*, a écrit une chanson intitulée *Ne me fais plus d'enfants* (cité par R.H. Guerrand, *La Libre maternité*, *op. cit.*, p. 56).

47. Voir R. Barthes, *L'Aventure sémiologique*, Essais, Seuil, Points n° 219, 1991, p. 152.

48. A. Couvreur, *La Graine*, Plon Nourrit, 1903, p. 254.

49. P. 121.

50. Gaston Tournier, *La Fabrique d'anges*, Paris, Bibliothèque générale d'édition, 1907, p. 20.

51. Zola, *Fécondité*, *op. cit.*, p. 59.

52. Alfred Sauvy, *La Population*, p. 97.

53. Zola, *Fécondité*, p. 59.

54. En France, il y a notamment "La ligue de la régénération humaine" et "Génération consciente". Corday parle aussi de l'étranger (*Sésame ou la maternité consentie*, p. 113).

55. Dans la réalité, ces brochures étaient notamment publiées par les "Editions de la génération consciente" dans le XXème arrondissement. On y trouve outre

- *La Grève des ventres* de Fernand Kolney
- *Coupe du bassin de la femme et objets de préservation*
- *Moyens d'éviter les grandes familles*.

Elles étaient distribuées dans tous les arrondissements y compris les quartiers populaires.

Voir *Sésame ou la maternité consentie*, p. 112.

56. Pochon de Colney, dit Fernand Kolney, *Le Salon de Mme Truphot*, Albin Michel, 1904, p. 230.

57. Ferri-Pisani, *Stérilité*, Paris, Le Roman pour tous, 1906, pp. 90-92.

58. Daniel Riche, *Stérile*, Flammarion, [1898], pp. 155-156.

59. *Ibidem*.

60. Michel Corday, *Sésame ou la maternité consentie*, p. 49.

61. Maurice Landay, *La Grappe*, Paris, H. Simonis Empis, 1904, p. 215.

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

42 Sagaert

62. Dans *La Fabrique d'anges*, De Ravenne et Barieri s'associent pour gagner le maximum d'argent grâce aux avortements qu'ils pratiquent. Ils incinèrent les foetus dans une salamandre.

63. *Fécondité*, *op. cit.*, p. 260.

64. Paul Bourget, cité par Susan Rubin Suleiman, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, PUF, Ecriture, 1983, p. 9.

65. *La Fabrique d'anges*, p. 225.

66. Documents réels aussi.

67. *Stérilité*, Paris, Le roman pour tous, 1906, 4ème de couverture.

68. Voir Julia Kristeva citée par Susan Rubin Suleiman, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, *op. cit.*, p. 28.

69. Voir R. Barthes, *L'Aventure sémiologique*, p. 145.

70. pp. 113-154.

71. *Stérile*, p. 58.

72. p. 61.

73. pp. 61-62.

74. Comme "Oh !"

75. Comme "vous êtes immoral", "c'est anti-patriotique", "c'est de la folie".

76. Préface d'Edouard Lepage à son roman, *Avortée*, *op. cit.*, p. VIII.

77. *Sésame ou la maternité consentie*, *op. cit.*, p. 50.

78. Ce nom à clé désigne Paul Robin.

79. *Sésame ou la maternité consentie*, p. 51.

80. pp. 52-54.

81. Susan Rubin Suleiman, p. 37.

82. Daniel Riche, *Féconde*, Flammarion, 1899, p. 28.

83. Emile Zola, *Fécondité*, p. 342.

84. *Ibidem*.

85. p. 341.

86. Pour Adolphe Pinard (1844-1933), médecin et professeur de clinique obstétricale, la femme ne trouve la plénitude de sa santé qu'au troisième enfant.

87. André Couvreur, *La graine*, p. 95.

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

88. Voir Françoise Thébaud, *La Femme au temps de la guerre de 14*, Paris, Stock, Laurence Pernoud, 1986, p. 278.

Y. Knibielher, Catherine Fouquet, *La Femme et les médecins*, Paris, Hachette, Analyse historique, 1983, pp. 231-268.

89. *Fécondité*, p. 172.

90. Selon le Dr Boutan, le biberon peut être utilisé, dans certains cas, s'il est stérilisé (*Fécondité*, p. 203) mais un bureau de nourrices n'est autre chose qu'une "étable", une "vacherie mal tenue" (p. 205).

91. *Fécondité*, p. 33.

92. "C'est pour ma santé qu'il me boit ainsi" (p. 173).

93. Dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, il faut noter un essor de la chirurgie gynécologique. L'ablation des kystes de l'ovaire, c'est Mac Dowe qui osa l'entreprendre dès 1809 et elle fut répétée par quelques chirurgiens, notamment par Spencer Wells à Londres à partir de 1858, par le strasbourgeois Eugène Koeberlé à partir de 1862 et par Péan à Paris, à partir de 1864. En 1863, Koeberlé enleva même par voie abdominale un volumineux fibrome. L'ovariectomie date de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Dr Lucien Sagaert, *Notes sur l'histoire de la médecine et de la chirurgie*, p. 9.

94. *Fécondité*, p. 259.

95. Cécile est ouvrière en chambre tandis que Norine, sa soeur, est ouvrière chez Beauchêne. Comme elle a des accidents nerveux, elle va voir le Docteur Gaude qui l'opère. Elle ne ressent aucune douleur mais elle sanglote car "on vient de lui apprendre que si elle se marie, elle n'aura jamais d'enfants" (p. 257). Elle n'a que dix-sept ans!

96. p. 260.

97. *Ibidem*.

Voir Catherine Toubin-Malinas, *Heurs et malheurs de la femme au XIX^{ème} siècle, Fécondité d'Emile Zola*, Paris, Méridien Klincksieck, 1986, p. 67.

98. Cité par Y. Kielbielher et C. Fouquet, *La Femme et les médecins, op. cit.*, p. 248.

99. *Fécondité*, Fasquelle, 1899, t. II, p. 65.

100. L'avortement thérapeutique peut être pratiqué à tout moment de la grossesse si celle-ci met en danger la vie de la mère ou si l'enfant à naître a une forte probabilité d'être atteint d'une malformation ou d'une affection grave voire incurable.

101. *Stérilité*, p. 64.

44 Sagaert

102. Camille Pert, *L'Autel*, p. 7.

Il est vrai que la technique de l'avortement est au point et que les découvertes sur l'asepsie minimisent les risques d'infection.

C'est Philippe Ignace Semmelweis (Buda 1818 - Vienne 1865), médecin hongrois qui découvrit l'asepsie en 1847. Il reconnut avant Pasteur le caractère infectieux et transmissible de la fièvre puerpérale et l'action préservatrice des sels de chaux. On a mis longtemps à comprendre les dangers de l'infection et c'est Semmelweis à Vienne et Holmes en Amérique qui ont montré que la fièvre puerpérale, affection grave de nature septicémique, ayant pour point de départ l'infection de l'utérus, venait d'une contagion extérieure (on sait maintenant que l'agent causal de la fièvre puerpérale est le streptocoque) et qu'elle pouvait être évitée par des mesures de propreté" (Dr L. Sagaert, *Notes sur l'asepsie*, dactyl., Paris, 1990, p. 1).

103. L'article 317 du Code Pénal est reproduit dans *Stérilité*, p. 54.

104. pp. 54-79.

105. Pour tranquilliser Marie-Rose, le jour de son avortement, le Dr Morin lui avait expliqué à quoi servaient les intruments qui baignaient dans les solutions phéniquées (p. 48).

106. C'est Gilberte de St-Servin qui s'était rendue chez le Dr Morin pour sa femme de chambre. Elle comptait bien avoir recours à ses services pour son propre compte mais au moment du procès, elle est enceinte de deux mois, ce qui l'innocente.

107. "Les infusions de rue, d'if ou d'absinthe font naître parfois des contractions mais sont incapables de déterminer un véritable travail. Les manoeuvres telles que bains chauds, ventouses, sinapismes, sont aussi efficaces que l'absorption de substances soi-disant abortives. Les douches vaginales sur le col n'ont d'effet que pour une grossesse déjà avancée; elles sont dangereuses d'ailleurs, car elles peuvent produire la perforation des culs-de-sac. L'introduction de l'éponge préparée dans le col n'éveille souvent que des contractions insignifiantes. [...] Le décollement de l'oeuf par l'injection intra-utérine est fréquemment pratiqué aujourd'hui; mais il arrive malheureusement que l'oeuf soit décollé sans pouvoir être expulsé avant plusieurs jours : d'où danger d'infection et d'hémorragie" (*Stérilité*, pp. 66-67).

108. p. 67.

109. p. 63.

110. Maître Richaud, dans *La Grappe* de Maurice Landay, défend Cécile Ardois qui a tué elle-même dans son sein le cinquième enfant d'un mari alcoolique. L'accusée est acquittée (*La Grappe*, Paris, H. Simonis Empis, 1904,

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

ch. III, pp. 290-306).

111. *Stérilité*, pp. 77-78.

112. R. Barthes, *L'Aventure sémiologique*, p. 123.

113. *Stérilité*, p. 68.

114. *Stérilité*, p. 77.

115. Voir R. H. Guerrand, *La Libre maternité*, p. 31.

116. *Le Droit d'être mère*, p. 91.

117. Gaston Tournier, *La Fabrique d'anges*, Paris, Bibliothèque générale d'édition, 1907, p. 30.

118. C'est ce qui arriva à l'actrice Mady (Camille Pert, *L'autel*, Paris, P. Ollendorff 1907, p. 205).

119. Alexandre Boutique, *Les Malthusiennes*, Paris, Dentu, 1893, p. 247.

120. André Couvreur, *La Famille. La graine*, Paris, Plon Nourrit, 1903.

121. Daniel Riche, *Stérile*, Paris, E. Flammarion, [1898], p. 300.

122. J. H. Caruchet, *L'Ensemencée*, Paris, F. Juven [1904], p. 51.

Voir *Stérile*, p. 300.

123. Camille Pert, *L'Autel*, p. 76.

124. *Stérilité*, p. 67.

125. Voir Paul Bru*, *Le Droit d'être mère*, Flammarion, 1901, pp. 94-95.

126. Voir Kolney, *Le Salon de Mme Truphot*, p. 233.

127. *Le Salon de Mme Truphot*, p. 233.

128. Voir note 103.

129. "En 1897, dans dix-huit affaires instruites au cours de l'année, quatre docteurs en médecine et sept sages-femmes étaient inculpés" (R. H. Guerrand, *La Libre maternité*, p. 31).

130. *Stérilité*, p. 87.

131. Roland Barthes, *L'Aventure sémiotique*, p. 125.

132. *Le Salon de Mme Truphot*, p. 232.

133. *Stérilité*, p. 55.

134. *Le Salon de Mme Truphot*, p. 232.

135. Voir Catherine Toubin Malinas, *Heurs et malheurs de la femme au*

46 Sagaert

XIX^{ème} siècle, *Fécondité d'Emile Zola*, Paris, Méridiens, Klincksieck, 1986, p. 12 sq..

Voir Pierre Cogny, Introduction à *Fécondité*, *Oeuvres Complètes, op. cit.*, t. VIII, p. 19.

136. Dans *La Graine* d'André Couvreur, on trouve la même opposition physique entre Mme Fortin, "si blonde, si charmante, si soucieuse de sa fécondité" et Mme de Berge, qui "ne porte plus [ses] ovaires" et a des "flancs atrophiés" qui existent à peine (p. 284).

137. *Fécondité*, p. 345.

138. p. 296.

139. p. 416.

140. p. 287.

141. André Couvreur, *La Graine*, p. 362.

142. *Fécondité*, p. 77.

143. P. 76.

144. P. 77.

145. *Ibidem.*

146. P. 78.

147. P. 80.

148. *Ibidem.*

149. P. 427.

150. André Couvreur utilise la même expression dans *La Graine*. Mme de Berge est une "fraudeuse de vie" (p. 284).

151. *La Graine*, p. 228.

152. Son mari a eu recours à l'insémination artificielle.

153. *La Graine*, p. 342.

154. *Ibidem.*

155. P. 343.

156. *Ibidem.*

157. *Ibidem.*

158. Avec qui elle a des relations charnelles.

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

159. *La Graine*, p. 359.

160. P. 361.

161. *Ibidem*.

162. *Ibidem*.

163. Rolande refuse de répondre aux lettres de Miss Clara mais, un jour, elle lui donne un rendez-vous chez elle, pour mettre les choses au point. Elle demande à son mari d'assister à l'entretien. "Non pas que je craigne pour ma volonté... Oh ! non ! Je méprise tellement mon passé [...]. J'ai tellement le souci du petit être qui remue en moi qu'un retour à ma folie n'est plus possible" (*La Graine*, *op. cit.*, p. 382).

Miss Clara Boswett (personnage typisé de la lesbienne) veut "se jeter sur Rolande" mais Julien, le héros, défend sa femme.

164. *La Graine*, *op. cit.*, p. 363.

165. P. 362.

166. Gaston Tournier, *La Fabrique d'anges*, Paris, Bibliothèque générale d'édition, 1907, p. 1.

167. P. 13.

168. André Couvreur, *La Graine*, p. 261.

169. Elle fait deux fausses couches.

170. Voir l'ébauche de *Fécondité* citée par Anna Krakowski, *La Condition de la femme dans l'oeuvre d'Emile Zola*, Nizet, 1974, p. 151.

171. Je reprends cette expression à E. Badinter, *L'un est l'autre*, Ed. Odile Jacob, 1986, p. 303.

172. *Fécondité*, p. 169.

173. P. 170.

174. *Ibidem*.

175. *Ibidem*.

176. *Ibidem*.

177. *Ibid.*, P. 171.

178. Je reprends cette expression à E. Badinter, *L'un est l'autre*, p. 312.

179. *La Graine*, *op. cit.*, p. 283.

180. *Ibidem*.

48 Sagaert

181. P. 307.

182. *La Graine*, p. 320.

183. *Ibidem*.

184. P. 439.

185. En Grande Bretagne, Kim Cotton, 28 ans, met au monde, le 4 novembre 1984, une fille pour un couple stérile. Fin 1984, une quinzaine de femmes acceptaient de devenir mères porteuses.

En 1987, les spécialistes avaient répertorié cinq cas de mères porteuses.

1) C'est la pratique la plus courante. La femme est stérile par anomalie des ovaires et de l'utérus. La mère porteuse est inséminée avec le sperme du père. Fécondation *in vitro*.

2) La femme est stérile ou la grossesse pourrait présenter un danger à cause de l'anomalie de l'utérus. Prélèvement de l'ovocyte de la mère. Fécondation *in vitro* avec sperme du père et réimplantation dans l'utérus de la mère porteuse.

3) Si le couple est totalement stérile, IAD chez la mère porteuse avec sperme d'un donneur extérieur au couple.

4) Mari stérile et femme à stérilité partielle. FIV, ovocyte de la mère et sperme du donneur, puis transplantation de l'embryon dans l'utérus de la mère porteuse.

5) Couple totalement stérile. FIV avec sperme et ovocyte extérieurs au couple. Réimplantation dans l'utérus de la mère porteuse.

(*Procréation médicalement assistée et incidences*, Paris, U.F.C.S., 1987).

Actuellement, les mères porteuses sont officiellement interdites.

186. Aux Etats-Unis, le montant de la transaction va de 10 000 à 18 000 \$. En France, le Dr Geller a fixé un tarif forfaitaire de 50.000 frs pour indemniser les mères porteuses.

Patricia Lavis, une marseillaise de trente et un ans a reçu 50 000 frs et un pendentif avec un diamant en échange d'une petite fille.

187. Ce Comité consultatif National des Sciences de la Vie et de la Santé, qui comprend des médecins et des non-médecins (juristes, sociologues, hommes politiques...) a été créé en France en 1983. Ses membres débattent notamment des problèmes économiques et sociaux posés par le "prêt d'utérus".

Par exemple:

Cette méthode peut-elle avoir des répercussions sur les parents, l'enfant, la mère porteuse?

Quels sont les apports de la mère porteuse pendant la gestation ?

Faut-il légiférer pour régler l'indemnisation des mères suppléantes ?

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

Au moment de remettre l'enfant aux parents demandeurs, s'agit-il d'un don, d'un service rendu, d'une vente, du respect d'un engagement ?

Peut-on craindre que cette pratique amène l'exploitation de femmes défavorisées ?

(*Procréation médicalement assistée et incidences*, Paris, U.F.C.S., 1987).

188. *La Graine*, p. 320.

189. *Ibidem*.

190. *Ibidem*.

191. Je reprends le titre du livre de René Frydman.

192. Sur dix-huit enfants, elle en a perdu huit de méningite.

André Couvreur, *La Graine*, p. 36.

193. Louis Dumur, *Aphorismes* in *Mercure de France*, avril 1892, p. 331.

Voir le "martyre des femmes pauvres" (Léon Frapié, *La Maternelle*, *op. cit.*, p. 80).

194. J. H. Caruchet, *L'Ensemencée*, Paris, F. Juven, [1904], p. 186.

195. Voir Ferri-Pisani, *Stérilité*, p. 59.

196. Voir A. Boutique, *Les Malthusiennes*, p. 82 et M. Landay, *La Grappe*, p. 200.

197. Expression employée par Rachilde (*Mercure de France*, du 1er octobre 1905, p. 408).

198. Voir Claude Duneton (en collaboration avec Sylvie Claval), *Le Bouquet des expressions imagées*, Paris, Seuil, 1990, p. 116.

199. Léon Frapié, *La Maternelle*, Paris, Flammarion, rééd. 1938, p. 22.

200. Léon Frapié, *L'Ecolière*, Paris, Calmann-Lévy coll. Nelson, s.d., p. 2.

201. Léon Frapié, *La Mère croquemitaine*, Paris, Calmann-Lévy, 1912, p. 3.

202. marmot : voir L. Frapié, *La Mère croquemitaine*, p. 7

moutard : voir H. de Fleurigny, *Les Mères stériles*, p. 121.

crapaud : voir H. de Fleurigny, *op. cit.*, p. 122.

203. *La Mère croquemitaine*, p. 7.

204. Paul Bru, *Le Droit d'être mère*, Flammarion, 1901, p. 168.

205. J. H. Caruchet, *L'Ensemencée*, p. 64.

206. Couvreur, *La Graine*, p. 342.

50 Sagaert

207. *L'Ensemencée*, p. 84.

208. P. 94.

209. P. 97.

210. Voir *Les Mères stériles* d'Henry de Fleurigny, p.120).

210. Paul Bru, *Le Droit d'être mère*, Flammarion, 1901, p. 119.

211. Gilberte est enceinte de son amant. "Un enfant !... L'enfant de Jean, un enfant qui dénoncera sa liaison, un enfant qu'elle ne pourra faire reconnaître à son mari, puisque, depuis quatre ans il n'a pas franchi la porte de sa chambre" (*Stérilité* de Ferri-Pisani, p. 6).

Mme de Lussac est enceinte des oeuvres de Madrilon (*La Grappe*, o p. 114).

212. La Truphot a une soixantaine d'années.

213. Kolney, *Le Salon de Mme Truphot*, p. 236.

214. *Ibidem*.

215. P. 231.

216. P. 237.

217. P. 235.

218. Ferri-Pisani, *Stérilité*, p. 59.

219. Kolney, *Le Salon de Mme Truphot*, pp. 238-239.

Marise Querlin, dans son roman *Les Ventres maudits : les filles-mères*, met en scène une journaliste qui interviewe des prostituées enceintes. Suzy accouche d'un enfant qu'elle fait ondoyer puis met en nourrice à Bougival ["Un gosse, ça porte bonheur qu'elle dit " (Paris, les Editions de France, 1928, p. 164)]. Madelon qui, malgré son état, continue à faire l'amour, parle de sa grossesse en ces termes : "Une tuile qui m'est arrivée en maison. [...] On n'avait pas toujours le temps de prendre des précautions... Enfin, il a fallu que je le garde. J'en avais déjà fait passer cinq. Ca m'avait valu plusieurs détériorations de l'abdomen. *Ca vous remettra le ventre en place, m'a dit le docteur*. Vous savez, je serai une bonne mère. Je vais le mettre en nourrice et j'enverrai du fric tous les mois" (p. 172).

220. Cette théorie illustrée en France par le Dr Octave Simonot qui répand le mythe de la prostituée-née et qui a fortement influencé le discours prostitutionnel entre 1890 et 1914, s'est élaborée au sein des écoles d'anthropologie criminelle dont les ténors sont Pauline Tarnowsky en Russie, Ferrigani, Lombroso et Ferrero en Italie.

En fait, comme Corbin l'a montré, toutes les prostituées ne sont pas des filles

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

soumises. Et il y eut au début du XXème siècle de nombreuses révoltes, de même qu' il y eut des pétitions adressées par les prostituées du Palais-Royal durant la Restauration (pp. 478 *sqq.*).

221. *Le Salon de Mme Truphot*, pp. 238-239.

222. P. 237.

223. P. 238.

224. *Ibidem.*

225. Alexandre Boutique, *Les Malthusiennes*, Paris, Dentu, 1893, p. 326.

226. *La Grappe*, pp. 211-212.

227. C'est sa mère qui l'accompagne.

228. *La Grappe*, p. 213.

229. A. Boutique, *Les Malthusiennes*, p. 137.

230. Camille Pert, *L'Autel*, p. 8.

231. Alexandre Boutique, *Les Malthusiennes*, p. 100.

232. Daniel Riche, *Féconde*, p. 71.

233. Paul Bru, *Le Droit d'être mère*, p. 16.

234. Ferri-Pisani, *Stérilité*, pp. 76-77.

235. A. Boutique, *Les Malthusiennes*, p. 82

236. Daniel Riche, *Stérile*, p. 190.

237. Paul Bru, *Le Droit d'être mère*, p. 104.

238. P. 11.

239. P. 12.

240. P. 21.

241. *Ibidem.*

242. Paul Bru, *Le droit d'être mère*, p. 203.

243. P. 255.

244. P. 316.

245. P. 97.

246. Paul Lacour, *Le Frelon*, Calmann-Lévy, 1913, p. 233.

247. P. 234.

52 Sagaert

248. *Ibidem.*

249. *Ibidem.*

250. P. 235.

251. P. 239.

252. P. 240.

253. P. 248.

254. *Ibidem.*

255. *Ibidem.*

256. P. 294.

257. P. 298.

258. P. 311.

259. P. 310.

260. André Couvreur, *La Famille. La graine*, p. 113.

261. Léon Blum, *Du mariage*, Albin Michel, 1907, rééd. 1937, p. 314.

262. Les moyens contraceptifs sont encore rudimentaires et peu en usage à l'époque.

263. Caruchet, *L'Ensemencée*, p. 126.

264. Landay, *La Grappe*, p. 123.

265. Médecin-avorteur.

266. Maurice Landay, *La Grappe*, pp. 123-125.

267. J. H. Caruchet, *L'Ensemencée*, p. 38.

268. Selon l'expression de Rachilde in *Mercur de France*, nov. 1899, p. 490.

269. *L'Ensemencée*, p. 127.

270. Gaston Tournier, *La Fabrique d'anges*, pp. 24-25.

271. André Couvreur, *La Graine*, p. 112.

272. Daniel Riche, *Féconde*, p. 65.

273. *Ibidem.*

274. Dans la réalité, Robin.

275. *Féconde*, p. 71.

276. *Ibidem.*

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2

277. P. 76.

278. *Ibid.*, P. 71.

279. pp. 92-93.

280. *Ibid.*, p. 231.

281. André Couvreur, *La Graine*, p. 228.

282. P. 113.

283. P. 200.

284. P. 226.

285. pp. 228-229.

286. "Le pape de la fécondation artificielle", comme il se nomme lui-même, est un hurluberlu, qui raconte "sa façon toute apostolique de mener la graine dans les régions intimes de la fécondation, après l'avoir bénie, baptisée d'un signe de croix, pour que Dieu la protégéât" (p. 78), qui affirme la réussite de sa technique. "Des enfants, des petits, charmants, vigoureux, tendres, des bruns, des blonds et même des roux [...], des enfants de la seringue, étaient venus se jeter dans ses bras" (p. 79). C'est aussi un savant, un homme qui anticipe sur son temps ("stérilisée la seringue, oui, signor, stérilisée à l'auto-clave" (p. 78).

287. *La Graine*, p. 334.

C'est l'écossais John Hunter qui, à Londres, pratiqua la première insémination artificielle humaine en 1791. Il introduisit le sperme d'un drapier dans le vagin de son épouse à l'aide d'une petite éponge. En France, c'est le doyen Thouret, de la faculté de médecine de Paris qui réalise en 1804 la première insémination artificielle humaine.

De nombreuses tentatives d'inséminations artificielles vont être pratiquées ensuite. Citons Nicolas (1828), Giraud (1838), Gigon (1846). En 1871 fut présenté par Gigon d'Angoulême la première thèse de Doctorat en médecine sur "la fécondation artificielle chez la femme dans certains cas de stérilité". En 1884, Pancoast pratique la première insémination artificielle avec donneur au Jefferson Medical College de Philadelphie ; la publication n'en sera faite qu'en 1909 (Dr Lucien Sagaert, *op. cit.*, p. 8).

288. *La Graine*, p. 79.

289. Renée, la femme de Marc Dhervilly, le député socialiste.

290. Elle pense que la femme est faite pour la maternité. Voir *Stérile* de Daniel Riche, p. 53.

291. Daniel Riche, *Stérile*, p. 53.

54 Sagaert

292. P. 21.

293. André Couvreur, *La Graine*, p. 280.

294. Pour reprendre l'expression de Mme de Berge.

295. *Stérile*, p. 21.

296. P. 75.

297. Allusion à *La Joie de vivre* de Zola (1884).

298. Colette, *La Maison de Claudine* in *Oeuvres*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1986, t. II, p. 992.

N.Q.F. 1999 Vol. 20, n° 2